

Jean-Pierre LALLOZ

# L'effort des choses

Récit

*Avertissement :*

Les éléments de ce récit sont imaginaires. Toute ressemblance avec des situations ou des personnes existant ou ayant existé ne serait que coïncidence.

ce qui était dès le commencement  
ce que nous avons entendu  
ce que nous avons vu de nos yeux  
ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché

*1<sup>ère</sup> Epître de Jean, I, 1-2*

Et quant au bonheur réel, il est subordonné aux rencontres  
hasardeuses qui nous somment de choisir. C'est là que la vraie vie apparaît  
ou, si nous faiblissons, disparaît à peine  
entrevue.

Alain Badiou, *Métaphysique du bonheur réel*

Le 22 mars 1999..., vers 18 heures, je terminais la rédaction d'un cours sur les paradoxes de la sincérité quand un numéro rendu surprenant par plusieurs mois de silence s'inscrivit sur l'écran du téléphone, juste avant la sonnerie.

« Papa ?

– Jean-Pierre, je suis dans de beaux draps : Lucette a un cancer. »

Il me fallut quelques secondes pour réaliser ce que je venais d'entendre, outre l'absence de préambule. J'avais vu Lucette au mois d'août et si elle souffrait, c'était de problèmes circulatoires : il suffisait de poser un doigt sur son bras pour que l'emplacement y devînt noir et d'autre part ses jambes, elles aussi marquées de grandes plaques noires, ne désenflaient pas.

« Un cancer ? Mais un cancer de quoi ?

– Du côlon. Voilà quinze jours qu'elle se plaint. Elle a mal au ventre et ne peut plus aller aux cabinets. Elle ne mange plus. Elle n'arrive plus à dormir ; elle ne cesse de bouger dans le lit, et elle m'empêche de fermer l'œil. Cette nuit a été la pire, elle n'a quasiment pas cessé de remuer, jusqu'au petit jour. Tu imagines dans quel état je suis.

– C'est le médecin qui parle de cancer ?

– Evidemment, je n'irais pas inventer cela, avec les soucis que j'ai déjà ! Tu sais que je vois mal et que je dois tout surveiller. Il faut quand même bien que je dorme...

– Quel médecin ?

– Un spécialiste qu'elle a été voir. Son généraliste avait pris rendez-vous pour elle.

– Et Lucette, qu'est-ce qu'elle dit ?

– Elle ne le sait pas. C'est le spécialiste qui a appelé sa fille, et elle vient de me prévenir.

– Tu vas le lui dire ?

– Qu'elle a un cancer ? Ah non ! Moi, je ne m'occupe pas de ça, c'est le travail des médecins. Elle retourne vendredi chez le spécialiste, qui doit lui communiquer les résultats des analyses. On verra bien comment il s'y prendra. Il doit savoir y faire, c'est son métier d'annoncer ce genre de nouvelle.

– Elle est où, en ce moment ?

– Dans la chambre. Elle reste au lit toute la journée. Elle se lève juste un peu le matin pour le petit déjeuner et la toilette, puis elle se recouche. J'ai beau essayer de la raisonner pour qu'elle fasse à manger, elle dit qu'elle est trop fatiguée et qu'elle a moins mal en restant couchée. Il n'y a rien d'autre à en tirer, elle ne veut rien faire.

– Tu ne pourrais pas me la passer ?

– Je ne sais pas. Elle ne veut voir personne, elle refuse tous les coups de fil.

– Dis-lui que c'est moi qui appelle et que je demande de ses nouvelles. Si elle veut me parler, tu lui apporteras le téléphone, mais surtout n'insiste pas. Si elle préfère rester seule, dis-lui simplement que je l'embrasse.

– Je vais voir, mais je ne te promets rien. »

J'écoutais le silence, à l'autre bout de la ligne. Pour que Lucette reste couchée, qu'elle refuse les tâches ménagères dont elle s'acquittait habituel-

lement avec autant d'efficacité que de discrétion, il fallait qu'elle soit presque à la dernière extrémité...

Je l'avais toujours connue au travail. D'abord dans le cabinet d'assurances dont tout le fonctionnement reposait sur elle puis, leur retraite une fois prise, dans le ménage quotidien et l'entretien de leur vaste maison de campagne – le tout sous la parfaite inconscience de mon père qui n'aurait jamais songé qu'elle ait quelque mérite, surtout à faire les travaux qui lui revenaient naturellement. Elle en avait pourtant à mes yeux d'enfant, et pas seulement quand elle parvenait à détourner de moi des collègues qui s'abattaient en gifles magistrales dont la résonance métallique est restée dans mon crâne, et dont l'une m'a crevé le tympan. Elle commençait sa cinquième décennie de vie avec lui qu'elle avait rejoint, sa fille unique pour tout bagage, quatre ans après la mort sur la route d'un mari aimant et aimé.

Du bruit me fit comprendre qu'il apportait l'appareil dans la chambre.

« C'est toi, mon gamin ?

– Oui, Lucette. Papa me dit que vous êtes malade ?

– Pour moi, ça ne va pas fort en ce moment. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu es content de ton travail ? Tu viendras nous voir, aux vacances ? Je te ferai encore les pommes de terre que tu aimes. La dernière fois, je me suis dit que tu allais te donner une indigestion, tellement tu en mangeais !

– J'ai toujours adoré celles que vous faites si bien, avec du fromage blanc et de la crème fraîche. Je viendrai à Pâques, c'est bientôt. On parlera tous les deux. Mais pour l'instant, je voudrais savoir comment vous allez.

– Oh, ce n'est rien, mon petit. J'ai mal au ventre, je ne peux plus aller aux cabinets. Mais ce qui m'inquiète un peu, c'est que je ne peux plus manger.

– Vous avez du mal à avaler ?

– Oui, ça ne passe plus. Mais de toute façon je n'ai pas faim. Manger ne me dit plus rien. Je ne sais pas ce que j'ai. Enfin, j'ai rendez-vous cette semaine chez le spécialiste. En ce moment, je ne sais pas quoi penser.

– Ça dure depuis quand ?

– À peu près deux semaines. Au début, je n'avais pas trop mal, mais maintenant c'est fort. J'essaie de trouver une position dans le lit, mais je suis obligée de changer au bout de cinq minutes. Le médecin qui est encore venu hier ne fait rien. Il n'a même pas donné de médicaments, il dit que c'est le spécialiste qui décidera d'après les analyses. Moi, je me demande si ce ne serait pas un cancer... Si c'en est un, qu'il le dise, à la fin, au lieu de me sourire quand je pose des questions ! Je saurai à quoi m'en tenir et on commencera tout de suite le traitement. Tu peux être sûr que je n'aurai pas peur. Il y a plein de gens qui ont eu le cancer et qui se portent très bien, avec tous les progrès qu'on fait aujourd'hui. Mais vraiment je ne crois pas, ce ne doit pas en être un, sinon le médecin me l'aurait dit, justement pour ne pas perdre de temps. Dans ce domaine-là, il faut commencer tout de suite. Donc, comme je te dis, je ne sais pas quoi penser. Finalement, ne pas savoir est ce qui m'embête le plus.

– C'est papa qui vous conduira au rendez-vous ?

– Non, ton père n'aime pas beaucoup les histoires de médecins, tu sais. Et puis il conduit difficilement, avec les yeux qu'il a. J'aime autant qu'il ne prenne pas la voiture. Ma fille viendra me chercher et on ira toutes

les deux. Bon, là je commence à être fatiguée, je vais arrêter. Je te remercie d'avoir appelé, mon gamin. Je n'avais même pas entendu le téléphone sonner. Peut-être que je m'étais un peu assoupie. Donne le bonjour à Anne-Claude et à Emmanuelle. Je t'embrasse. Je pense à toi. Vivement que tu viennes. Tiens, je te passe ton père.

– À bientôt, Lucette. Je vous embrasse très fort. Je viendrai tout de suite après la fin des cours. »

Mon père reprit le combiné.

« Bon, eh bien je te laisse, Jean-Pierre, maintenant que tu connais mon problème. Tu vois où j'en suis, ce n'est pas drôle.

– Je téléphonerai pour savoir ce qu'aura dit le spécialiste. En attendant, tu peux appeler n'importe quand pour donner des nouvelles. Ne bouscule pas Lucette, ne lui demande rien. Elle a vraiment besoin de se reposer. À vendredi soir, si tu n'appelles pas avant. »

Je raccrochai.

Il me fut impossible de reprendre mon travail.

Couché, je restai longtemps sans trouver le sommeil.

Le lendemain, je m'éveillai depuis un rêve qui s'effaça aussitôt, sauf une image : il y avait un grand bateau, vide et silencieux.

J'étais toujours heureux de retrouver Lucette et j'aurais souhaité la voir souvent, parler avec elle, l'accompagner dans les magasins, mais mon père avait le génie de rendre insupportable la vie sous son toit, et par conséquent de limiter mes visites à leur minimum de durée et de fréquence – quelques jours chaque année, au début du mois d'août.

L'alternative était constamment ou bien de déclencher sa fureur et de tout relancer en le priant de laisser les autres faire et croire ce qu'ils voulaient (« Mais quand c'est mon propre fils qui n'a pas les idées normales et qui ne fait pas ce qu'il faut, tu voudrais que je ne dise rien ? ? »), ou bien d'attendre résigné la fin de ses vitupérations en sachant qu'elle ne viendrait jamais. Son habitude forcenée d'imposer sa volonté à tout le monde jusque dans les moindres détails de la vie (« Dès que tu seras rentré chez toi, tu vas me faire le plaisir de changer de marque de café, et tu vas te conduire comme un fils normal en achetant celle que je prends ici. S'il le faut, je t'enverrai l'argent. »), les sentences ineptes qu'il présentait solennellement comme les trésors d'une sagesse qu'il avait la bonté de me léguer petit à petit pour que je puisse mieux l'assimiler (« Assieds-toi là, et note ce que je vais te dire pour que tu puisses y réfléchir, toi qui fais de la philosophie. Médite cette pensée de ton père : dans la vie, les révoltés, il n'y a rien de pire ! »), et surtout le continuel discours de sa propre louange dont il accablait n'importe quel interlocuteur, même étranger et occasionnel, tout cela rendait la vie commune presque impossible. Je dois les quelques souvenirs relativement agréables qui émergent de ces visites à la patience et à la douceur de Lucette qui essayait de m'en protéger

(« Laisse-le donc se reposer ! Tu ne vois pas qu'il est fatigué ? ») comme, des années auparavant, elle avait essayé de le faire pour les gifles formidables qu'il m'assénait.

Un père devant toujours guider son fils en lui prodiguant force conseils et celui-ci devant rester prêt à les recevoir, il avait exigé que nous tenions une sorte de conférence téléphonique hebdomadaire pour, comme il disait, « faire le point ». Chaque dimanche, exactement à onze heures quarante-cinq, le cérémonial se répétait. Quand je ne répondais pas ou qu'il m'arrivait d'être absent, je devais fournir une justification détaillée. Celle-ci avait inmanquablement pour conséquence de relancer les harangues.

« Tu dis que tu as été invité à déjeuner. C'étaient des gens normaux, au moins ? Car je ne veux pas qu'on puisse dire que mon fils fréquente des marginaux !

– Des gens tout ce qu'il y a de normaux, puisque ce sont des collègues.

– Des fonctionnaires, alors ?

– Évidemment.

– Ils sont fonctionnaires et tu dis que ce sont des gens normaux ? ! Mais tu sais que les fonctionnaires sont des parasites, ils vivent de nos impôts, ils sont le chancre de la nation, tu le sais ! Je te l'ai dit souvent !

– Papa, je suis moi-même fonctionnaire...

– Toi, ce n'est pas ta faute. C'est la faute de ta mère qui t'a élevé dans la haine de tout ce que je représente. Donc tu n'es pas responsable. Ne mélange pas tout. Les fonctionnaires, je vais t'en faire la théorie sociologique. Je n'ai pas fait d'études, moi, et je n'ai pas besoin d'en avoir fait pour

avoir une théorie sociologique sur n'importe quoi. Ecoute bien, et rappelle-toi tout ce que je vais te dire... »

Je suis plutôt patient et deux années de ce régime furent nécessaires pour que je me décide à en réduire autoritairement la fréquence, avant d'en obtenir le remplacement par un échange de courrier qui me laisse la liberté du moment et presque du contenu.

Les problèmes circulatoires de Lucette avaient bien entendu motivé dans chacune des mes lettres des demandes insistantes d'informations. Mais elle se portait toujours bien, d'après mon père qui en restait à des généralités ; et je m'en voudrai toujours de n'avoir pas décodé ces propos rassurants en comprenant qu'ils étaient d'abord destinés à celui qui les tenait.

D'une certaine manière, je connaissais Lucette depuis toujours, et d'une autre je la connaissais peu.

Mon père l'avait embauchée trois ans après son propre divorce et se l'était attachée personnellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour une raison qu'il m'avoua en toute bonne conscience et qu'il m'a encore répétée récemment : c'était la plus « productive » des secrétaires qu'il avait jamais fait travailler (« Rends-toi compte : elle était capable de taper jusqu'à cinquante lettres par jour ! »). J'ai vu Lucette traiter les dossiers et rédiger le courrier quand le cabinet était encore en activité, et je sais qu'en effet son efficacité était ahurissante.

Je vivais alors avec ma mère conformément à la garde qui lui avait été confiée par le jugement de divorce. Mais mon père entendait bien exercer son droit de visite bimensuel, d'abord pour la raison de principe que c'était

son droit, et ensuite pour la raison réelle que cela faisait souffrir son épouse. Il m'est arrivé d'aller chez lui à cette époque dont je garde des souvenirs assez précis, et par conséquent de rencontrer Lucette. J'en ai souvent parlé avec elle et je sais qu'il exigeait que sa fille Michèle se trouve chez sa grand-mère ou l'une de ses tantes quand j'arrivais. Mais le plus souvent sa voiture me déposait chez des paysans qu'il rétribuait pour me garder jusqu'au moment de me reconduire, qu'il se soit agi d'un simple week-end ou du mois entier auquel il avait droit pendant les vacances d'été.

Paradoxale pour quelqu'un dont toute la vie a été citadine, j'ai ainsi une expérience précoce de la campagne, de l'élevage des porcs et surtout des veaux dont je m'occupais avec une tendresse particulière, de la chaleur accablante qui fait voir tout en rouge et en violet, des blessures que le chaume fait aux chevilles, des ampoules que les outils font même aux petites mains. Car tous les bras étaient réquisitionnés, et la dure mentalité paysanne de ceux qui me gardaient n'était en rien affectée par l'argent qu'ils recevaient pour le faire. Chez eux il n'y avait qu'une règle, elle valait pour tout le monde, depuis les enfants jusqu'à l'aïeule, et cette règle était inflexible : on mangeait seulement en proportion du travail qu'on avait accompli. Nul n'était forcé de travailler, mais celui qui ne faisait rien savait qu'il ne mangerait rien. C'est au soir du premier jour que cette évidence me fut enseignée sans que personne n'ait eu besoin de me parler ni même de me regarder. L'image de cette scène muette et sans mouvements ne m'a jamais quitté.

La nécessité dans laquelle ma mère s'est trouvée de travailler pour compléter une pension alimentaire incroyablement faible (ce dont aujourd'hui encore mon père se félicite avec un grand rire) rendit de plus en

plus difficile, puis impossible, l'exercice du droit de visite. Nous déménagions deux ou trois fois par an pour rejoindre ses postes de remplaçante dans l'Education Nationale, où elle avait été acceptée grâce à la providentielle incompétence d'employés chargés du recrutement. Je ne vis plus mon père, ni par conséquent Lucette, jusqu'à ce que j'aie quatorze ans. Entre temps et à son insu, mes grand-parents maternels m'avaient pris avec eux ; grâce aux efforts démesurés de mon grand-père, fonctionnaire municipal qui épuisait sa santé en heures supplémentaires, ils purent me faire entrer dans la meilleure institution de la ville, tenue par des jésuites.

J'avais donc un peu plus de quatorze ans quand je revis Lucette, et ces retrouvailles se firent en même temps dans une conscience aigüe de son amour pour moi et de sa détresse, et dans un absurde aveuglement volontaire de ma part, car je me butai contre tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, était lié à mon père.

Ma mère, qui supportait mal la générosité de ses parents qu'elle vivait comme un reproche, m'avait repris avec elle après que j'aie eu passé chez eux les plus belles années de mon enfance, de sorte que je me trouvais à six cents kilomètres de chez lui au moment où mon père réapparut dans notre vie. Un télégramme nous apprit qu'il entendait à nouveau exercer ses droits et qu'il serait là le surlendemain matin. Il arriva, frais et dispos, dans une magnifique voiture qui éblouit le quartier très pauvre où nous étions logés, accompagné d'une femme élégante avec qui il semblait être dans les meilleurs termes, bien qu'elle fût nettement plus âgée que lui. Elle conduisait quand il était fatigué. Cette dame nous quitta quand nous arrivâmes à destination et je reçus la consigne de ne rien dire. Lucette nous attendait et a toujours cru que personne n'avait relayé mon père au volant.

La raison de cette réapparition est simple. De son enfance paysanne il avait gardé l'idée que l'âge de quatorze ans, celui de l'apprentissage, devait au moins correspondre chez son fils à une première initiation aux affaires du cabinet d'assurances dont il occuperait plus tard la direction. Il n'envisagea pas un instant que je ne sois pas fier de reprendre son œuvre, ni que mes aspirations puissent ne pas se limiter à l'établissement de contrats et au règlement de sinistres, si lucrative que soit cette activité. Ses tentatives se soldèrent par autant d'échecs, douloureux pour lui comme pour moi quoique différemment. Mon absence flagrante de dispositions et mon indéniable mauvaise volonté le mettaient en rage, et je dois à Lucette d'avoir traversé les années qu'exigea son premier renoncement sans plus de dommages psychologiques ni, tout simplement, physiques.

Faisant bloc avec moi-même quand je devais aller chez eux, je me forçais à la ranger dans le camp des ennemis malgré ce qu'il était impossible de ne pas voir. Elle ne m'en voulut jamais. J'entends encore sa voix, telle qu'elle était à ce moment là : « Ah mon gamin... Tu crois que je suis méchante, que je suis avec ton père contre toi. Quand tu seras plus grand, tu comprendras que je ne te veux pas de mal, bien au contraire. » C'était déjà évident, puisqu'elle parvenait à retenir la plupart des coups qui m'étaient destinés, et qu'elle ne me laissait jamais repartir sans glisser dans ma poche un billet dont il ne fallait rien dire et qui devait servir à acheter « ce qui me ferait plaisir ». Mais je ne pouvais pas me défendre autrement qu'en me butant c'est-à-dire qu'en refusant de reconnaître ce que je savais parfaitement. Aujourd'hui je ne trouve pas en moi la nécessité d'être pardonné du mal que j'ai pu lui faire, car je sais que je l'ai été depuis longtemps – que je l'étais dans le moment même où je le faisais.

Découragé, mon père finit par différer son ambition de m'intéresser à son métier ; nous n'eûmes plus de nouvelles de lui jusqu'à ce que j'aie l'âge de l'Université. Les années passant, la norme de l'entrée dans le monde du travail avait cessé d'être l'apprentissage à quatorze ans pour devenir un minimum de formation dans l'enseignement supérieur. Le moment d'une nouvelle tentative arrivait.

Je venais de commencer mes études de philosophie quand une lettre fort aimable arriva un matin. Il pensait que je devais avoir grandi depuis que nous nous étions vus, que j'étais devenu plus raisonnable, et désirait savoir quel chemin j'avais pris après le baccalauréat (étant son fils, je devais l'avoir obtenu brillamment).

La réponse aux informations que je lui donnai parvint trois semaines plus tard sous les espèces d'un curieux document d'allure officielle ; c'était la notification d'une plainte qu'il avait déposée contre ma mère pour défaut d'éducation. Une lettre de sa main était jointe dans laquelle il expliquait qu'il ferait désormais face à ses responsabilités de père, lesquelles consistaient d'abord à me détourner, par la voie judiciaire si besoin était, d'une filière dont tout le monde savait qu'elle était faite « pour les cinglés et les marginaux ». Ma mère était capable de m'avoir poussé dans cette direction par haine envers lui, et elle devrait en répondre devant les juges puisqu'il avait l'intention de poursuivre l'affaire jusqu'au pénal. Pour sa part, il offrait avec une générosité plusieurs fois soulignée de pourvoir aux nécessités de mon éducation dès lors qu'il s'agirait d'études normales. Le paragraphe suivant indiquait que les études normales se faisaient exclusivement dans une école d'assurances dont il donnait l'adresse.

La démarche était grotesque, mais elle effraya ma mère qui se souvenait de son habileté procédurière au moment du divorce. Il n'y eut évi-

demment pas de suites, et un nouveau silence de plusieurs années succéda à cette ultime tentative. Je restai donc longtemps sans voir Lucette, et les souvenirs que j'en ai la représentent à des époques très différentes. Mais c'est toujours elle.

Je la revis enfin de manière assez régulière une dizaine d'années plus tard, alors que j'étais installé dans mon travail de professeur. Une lettre de mon père, accompagnée d'un chèque, m'était parvenue dans le Nord par le truchement du Ministère. Il espérait que j'allais bien, regrettait que nous n'ayons pas les relations normales d'un père et d'un fils, et souhaitait sincèrement reprendre contact avec moi pour qu'on ne puisse pas dire que nous n'étions pas des gens normaux.

Je pouvais décider de venir ou de ne pas venir, et la plupart des conversations un peu personnelles que j'eus avec Lucette datent de cette époque.

Elle était revenue assommée de chez le spécialiste, qui avait essayé de lui présenter les choses de la manière la plus positive possible (« On va devoir se battre, Madame R., c'est le moment d'être énergique »). Elle n'entendait plus ce qu'on lui disait, s'asseyait n'importe où, fixait le vide pendant des heures entières. Parfois elle pleurait à gros sanglots, et c'était une amélioration. Elle refusait toute communication, même venant de moi.

Une chimiothérapie fut décidée à la visite suivante, où il avait quasiment fallu la porter. Elle se rendrait cinq fois par semaine dans la clinique recommandée par le spécialiste, pour des matinées de perfusion. De nombreuses personnes étaient dans le même cas et, comme il en serait pour elle dès la première séance, rentraient presque aussitôt à leur domicile. Si elle perdrait ses cheveux ? Il fallait en effet l'envisager, malgré toutes les précautions qu'on essaierait de prendre. De toute façon on n'avait pas le choix, et ces considérations devaient rester secondaires.

À la maison, elle restait hébétée, muette ou alors répétant sans cesse « mes cheveux, mes cheveux... ». Sa fille venait tous les soirs, sur la demande insistante de mon père qui craignait par dessus tout de rester seul avec elle. On dut attendre quatre jours qu'une place se libère. Quand elle ne restait pas immobile et stupéfaite, elle tournait dans la maison comme une bête en cage, à moitié inconsciente de ce qu'elle faisait. En même temps qu'il l'abattait, le choc l'empêchait de rester dans son lit ; cela lui était odieux et, si fatiguée qu'elle fût, elle devait marcher d'une pièce à l'autre – comme si son corps, qui savait depuis longtemps, éprouvait le besoin de se décharger à force de mouvements sur sa conscience.

Il me restait une semaine de travail avant les vacances et j'envisageai, malgré la distance, de faire un saut chez eux. En partant tôt le samedi matin et en rentrant tard le dimanche soir, je pourrais la voir un peu, essayer de la consoler, peut-être l'aider à s'affronter elle-même. Quand mon père lui fit part de mon idée, elle refusa violemment ; mais au lieu de simplement dire non, elle se mit à crier comme un animal – ce qui, au dire de mon père, n'était *jamais* arrivé en aucune circonstance depuis qu'il vivait avec elle. Il en fut effrayé. Et moi aussi quand il m'en parla.

Le moment de la première séance arriva enfin, et j'attendis avec impatience d'être chez moi dans la soirée pour savoir comment elle s'était passée.

« On n'a rien pu commencer, m'apprit mon père qui avait fait l'effort de l'accompagner. Quand on est arrivés, on nous a d'abord dit d'attendre une demi-heure. Ils ont installé Lucette sur un lit, près de leur matériel pour les perfusions. Mais elle a commencé à avoir très mal au ventre, à bouger dans tous les sens comme elle fait la nuit à la maison. Elle n'arrivait pas à trouver une position confortable. Il a été impossible de la maintenir sur le lit, tellement elle avait mal. Les infirmières qui étaient là ont appelé un médecin, il a fallu l'attendre. Enfin, il est venu, et il a dit qu'il fallait remettre tout cela à plus tard. Il a décidé de l'hospitaliser immédiatement. Voilà donc le bilan de la journée : elle n'a pas eu de chimio, et elle a été admise à la clinique.

– Elle va subir des examens ? Il y en a déjà eu, aujourd'hui ?

– Non, ils lui ont juste donné des calmants en perfusion, pour qu'elle se tienne tranquille. C'est ce qu'a dit l'infirmière du service, une femme

assez jeune mais qui a l'air compétente. Je suppose qu'ils vont commencer demain, des radios et toutes sortes d'analyses. »

Le lendemain n'apporta aucune information supplémentaire : elle avait subi des radios et un scanner ainsi que diverses analyses mais les résultats n'en étaient pas connus. Dans les jours suivants, mon père m'avoua que Michèle prenait tout en main, qu'elle seule parlait aux médecins et qu'il savait seulement ce qu'elle lui disait, c'est-à-dire pas grand-chose sinon que l'occlusion intestinale était certaine.

« Et on ne l'opère pas ?

– Non, il paraît qu'elle n'est pas en état de supporter une opération.

– Mais si on ne l'opère pas, elle va forcément mourir. Donc il faut opérer, même s'il y a un grand risque. Tu le leur as dit ?

– Ecoute, les médecins, il ne faut pas les embêter. Ils savent ce qu'ils font. On peut leur faire confiance. Ils disent qu'elle ne supporterait pas l'opération, dans l'état où elle est. Ils en sont sûrs.

– Dans ce cas... Alors ils vont simplement attendre qu'elle meure, c'est ça ?

– On peut le dire de cette manière, si tu y tiens vraiment. Moi je dis que ce sont de très bons médecins, c'est la meilleure clinique de la ville, tu sais, on peut leur faire confiance. Il faut les écouter. Nous, on n'a rien à dire, dans des cas comme celui-là. En tout cas, on ne parle plus de chimio ni de rien. C'est déjà quelque chose.

– Et Lucette, elle est au courant du fait qu'ils ne vont pas la soigner ?

– Tu penses bien que non. En réalité, je crois qu'elle ne veut rien savoir, et puis elle dort beaucoup. Parce qu'ils lui donnent des calmants, forcément, pour qu'elle n'ait pas mal. Elle est mieux qu'à la maison, en

somme, parce qu'elle n'arrêtait pas de s'agiter. Maintenant tout est calme. Quand elle discute avec moi, elle a presque l'air contente d'être là. Donc laissons faire. Finalement tout irait presque bien, s'il n'y avait pas sa sonde nasale dont elle se plaint tout le temps.

– Attends, tu parles de quoi ? Une sonde nasale pour un cancer du côlon ?

– Oui, ils ont installé ça. Pour la « vider », c'est le mot du médecin que Michèle m'a rapporté. Il a dit que sans cela, elle risquerait d'éclater. Tu te rends compte... Elle a très mal dans le nez et dans la gorge, elle le dit souvent. Mais à part ça, elle ne souffre plus du ventre, et elle se tient tranquille. »

Le fait que les médecins n'opéraient pas alors que Lucette n'avait aucune fièvre, que son cœur était en parfait état et sa tension tout à fait normale, ne laissait pas de m'intriguer. Je harcelai mon père quotidiennement pour qu'il obtienne enfin la clé de ce mystère, au lieu d'en rester à ses habituelles protestations de confiance dans la compétence des médecins et surtout de l'infirmière-chef, qu'il voyait presque à chaque visite et en qui il semblait avoir reconnu comme une instance de vérité et de sagesse qui le satisfaisait. Excédé par mon insistance, il finit par demander et donc par obtenir la réponse.

« Ecoute, voilà ce qu'ils ont dit, et j'espère que tu vas me laisser tranquille maintenant, avec cette question. Ils l'ont passée à la radio et au scanner, tu le sais. Eh bien, ils ont dit que le cancer était tellement avancé qu'on ne reconnaissait plus rien, que c'était une vraie bouillie, là-dedans. Tu voulais savoir pourquoi on ne l'opérait pas, eh bien maintenant tu le sais ! »

Quand je téléphonai le lendemain en rentrant du travail, mon père me rappela d'abord qu'on était Vendredi saint, jour où les gens normaux ne mangent pas de viande. Je dus interrompre la description détaillée des repas qu'il s'était fait livrer pour avoir des nouvelles de Lucette. Elle n'allait pas plus mal, la preuve en étant qu'il n'avait pas jugé utile d'aller la voir aujourd'hui. La veille, elle avait continuellement somnolé à cause des calmants qu'on lui administrait, bien que les réponses qu'elle faisait à ses remarques et à celles des infirmières soient par ailleurs le signe d'une parfaite lucidité.

« Tu veux dire qu'elle dort, mais qu'elle se réveille de temps en temps ?

– Non, elle reste comme endormie, mais en réalité elle entend tout. Elle a même donné le nom du médecin dont je parlais avec l'infirmière, hier après-midi. Moi je croyais qu'elle dormait, mais elle écoutait. Autrement elle n'a pas de fièvre et son pouls est toujours normal. Elle a l'air calme. Il y a juste la grosse sonde dans son nez, qui fait une drôle d'impression. Ça l'empêche de respirer convenablement, et ça lui fait très mal dans la gorge... Mais on n'y peut rien. Quand est-ce que tu viens ?

– Je dois encore travailler demain matin samedi pour la dernière fois du trimestre et faire ensuite des courses en prévision de mon absence. Je pense partir dimanche en début d'après-midi et arriver chez toi dans la soirée. On ira la voir ensemble lundi matin. Tu lui as dit que j'allais venir ?

– Oui. Encore la semaine dernière, elle ne voulait pas que tu viennes. Elle disait que tu ne saurais pas te faire à manger, mais la vraie raison est qu'elle ne veut pas que tu la voies dans cet état, elle a fini par l'avouer. Mais moi je veux que tu viennes, j'ai besoin de toi, nous avons des affaires

à ranger et la solitude me pèse trop. Ne t'occupe pas d'elle, fais ce que je te dis, et viens dès que tu pourras.

– Il y a quelque chose qui lui ferait plaisir ?

– Non, ne fais pas de dépenses, elle a tout ce qu'il lui faut. De toute façon elle a toujours les yeux fermés ; elle ne pourrait profiter de rien.

– Toi qui l'as vue hier, tu penses qu'elle tiendra encore longtemps ?

– Oh, elle va mourir, c'est sûr. Mais pas tout de suite. Je te l'ai dit et c'est toujours pareil : à part la sonde qui lui fait mal et les calmants qu'on lui donne sans arrêt, on pourrait presque dire qu'elle va bien... Ne t'inquiète pas, rien ne presse, tu as le temps de faire tes bagages.

– Bon, alors je viendrai dimanche après-midi.

– Surtout n'oublie pas de me le confirmer demain soir. Tu sais que j'aime savoir où j'en suis. »

Le samedi soir, j'appelai donc. Avant que j'aie posé aucune question, mon père demanda à quelle heure exactement je comptais partir de chez moi.

« Juste après déjeuner, à treize heures au plus tard. Je serai avec toi vers sept heures et demie du soir.

– Ecoute, je préférerais que tu viennes le matin, pour qu'on aille la voir ensemble dans l'après-midi.

– Lucette va plus mal ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais enfin on a encore augmenté la dose des calmants, tu sais, pour qu'elle ne souffre pas. Alors elle n'est pas souvent présente. Tout à l'heure, elle donnait l'impression de ne pas savoir que j'étais là. Je suis resté à peine cinq minutes, ça n'aurait servi à rien de rester plus. L'infirmière dit que l'important est de ne pas la déranger. Moi

je pense qu'elle a raison, cette femme, elle connaît son métier, elle doit savoir. Il faut faire comme elle dit. Mais tu as tellement insisté pour voir Lucette que je te préviens : ce n'est pas la peine que tu perdes du temps. Mets-toi donc en route dès le matin. »

Je dormis très peu ; le sommeil fut long à venir et j'étais debout bien avant l'heure où le réveil devait sonner. Il me fut impossible de manger avant de partir.

La circulation du jour de Pâques était très fluide, l'autoroute est presque directe et je roulais vite. J'arrivai un peu avant quatorze heures. Nous quittâmes la maison dès que j'eus posé mon sac.

La clinique est située sur les hauteurs de la ville, visible de loin. Depuis le quartier de mon père qui se trouve en contrebas, on y accède par des rues très raides, assez encombrées et qui exigent de fastidieux démarrages en côte. Il y a bien une autre route, mais elle longe la cité HLM où mes grand-parents maternels ont vécu leurs dernières années. Comme il suffit à mon père d'apercevoir ce quartier pour se lancer dans des imprécations ordurières à leur propos, j'évite systématiquement de me trouver à proximité en sa compagnie.

« Tu vas m'écouter et ne pas déranger Lucette. On verra d'abord l'infirmière et nous ferons ce qu'elle dira. Il n'est pas question d'entrer comme ça dans la chambre, c'est elle qui sait ce qui pourrait fatiguer Lucette et ce qu'il faut éviter. D'ailleurs il faut que je lui parle. Tu pourras assister à l'entretien pour te faire une idée.

– Bien sûr, papa. Elle doit savoir ce qu'il en est. Elle nous renseignera. Je ferai comme tu viens de dire. »

Mon cœur battait très fort en traversant le hall, j'avais l'estomac noué et du mal à respirer.

Le service d'oncologie est situé au rez-de-chaussée, tout de suite à gauche en entrant. C'est un très long couloir. La chambre de Lucette est au fond à droite, numéro 65. Mon père, déjà familier des lieux, m'avait précédé jusqu'à mi-chemin et s'était arrêté à l'entrée de la petite salle où les infirmières peuvent recevoir les instructions des médecins, parler entre elles, se reposer. Une machine à café était allumée. Il n'y avait personne. Il en fut contrarié. « On va attendre ici. J'ai quelque chose de très important à dire à l'infirmière. » Nous patientâmes quelques minutes.

Une porte s'ouvrit à deux chambres de nous et une femme d'une trentaine d'années, grande, bien faite et aux traits réguliers malgré un nez trop court, en sortit. Elle vint vers nous et s'adressa tout de suite à mon père.

« Ah, Monsieur R., vous venez voir votre femme. »

Elle l'avait appelé du nom de Lucette. À mon grand étonnement, il ne rectifia pas. Se tournant vers elle, il me présenta.

« Voici mon fils, il habite dans le Nord. »

Elle me serra la main.

« Vous n'avez pas vu votre maman depuis longtemps, Monsieur R. ? »

Elle faisait de Lucette ma mère et m'attribuait le nom de son mari ! Aussi gêné à l'idée de laisser s'installer le malentendu qu'à celle de désavouer mon père dont je ne comprenais pas la conduite, j'optai dans l'urgence pour la solution la plus économique :

« Depuis le mois d'août. »

Elle considéra un instant cette durée, très calme et très droite, paraissant savoir prendre en main les situations délicates.

« Attendez-vous à un choc. Vous allez la trouver changée. D'ailleurs je ne sais pas s'il est souhaitable que vous la voyiez : vous risquez de la perturber et d'être inutilement impressionné. Vous savez, ce qu'il y a dans la chambre peut faire peur...

– Je suis venu pour la voir.

– Comme vous voudrez, mais vous êtes prévenu. »

Mon père s'agitait et semblait agacé de cet échange pourtant bref qui retardait l'importante communication qu'il avait à faire. Il prit enfin la parole :

« Je sais que ma femme va mourir. Vous m'avez dit hier que c'était une question de jours. Est-ce que tout va être fait normalement ?

– Normalement ?

– Eh bien oui : les gens normaux, quand quelqu'un va mourir, appellent toujours un prêtre.

– Vous voulez parler des derniers sacrements ? »

L'expression était trop savante pour mon père, dont la culture religieuse est plutôt superficielle malgré la haine outrée qu'il voue aux athées, libres penseurs et autres « marginaux » (je fais exception à cette haine parce que « ce n'est pas ma faute », ayant été victime du bourrage de crâne opéré sur moi par mon grand-père maternel, qui était un révolté et avait sa carte du Parti Communiste – ce dernier point étant exact).

« Ça ou autre chose, peu importe. Mais l'usage est d'appeler un prêtre. Il faut toujours faire selon l'usage, expliqua mon père.

– Ecoutez, Monsieur, nous respectons toutes les convictions, mais ici vous êtes dans un établissement de soins. Nous n'entrons pas dans ce genre de considérations, et nous ne prenons jamais d'initiatives dans ce

domaine. Cela dit, si vous souhaitez expressément qu'on fasse venir un prêtre au chevet de votre épouse, nous le ferons.

– Bien. Vous allez le faire quand ? Autant le faire vite, pour que tout soit en ordre.

– Avant de vous répondre, Monsieur, il faut que je vous dise une chose : elle est très effrayée depuis avant-hier, malgré tous les calmants qu'on lui administre. Si vous amenez un prêtre à son chevet elle sera terrorisée, et nous ne pourrons plus rien en faire. Je suppose que ce n'est pas ce que vous voulez ?

– Non, bien sûr, je veux que tout reste normal. Vous savez de quoi vous parlez. D'un autre côté il faut faire selon l'usage. Ce n'est pas chez moi que vous trouverez jamais un comportement de marginal. Je tiens à ce qu'on appelle un prêtre mais, bien entendu, au moment que vous jugerez le plus opportun. »

L'infirmière, qui s'était raidie devant ce qui aurait pu apparaître comme un début d'atteinte à son autorité, ne parvint pas tout de suite à dénouer la situation. Je le fis pour elle en reprenant ce que mon père avait dit.

« Tu as raison, papa. Mademoiselle fera venir un prêtre comme tu le souhaites, mais elle le fera quand elle sera absolument sûre que Lucette ne risquera plus d'être effrayée. »

Elle m'adressa un sourire d'intelligence, mon père ne comprit pas, et tout le monde fut satisfait. J'avais encore une question à poser, la plus plate et la plus essentielle.

« Comment va-t-elle ?

– Elle va aussi bien que possible dans son état, mais je viens de le dire, elle a très peur. Ça fait deux jours qu'elle appelle sa mère.

D'habitude, quand ils appellent leur mère, on sait qu'il n'y en n'a plus pour longtemps. Mais ici c'est différent : elle est encore très solide.

– Il n'y a pas de moyens de la détendre, de lui apporter un peu d'apaisement ?

– C'est ce que nous voulons, mais elle est si effrayée que les médicaments n'agissent plus !

– Les doses sont suffisantes ? Peut-être qu'en les augmentant un peu on franchirait un seuil et qu'elle retrouverait un peu de tranquillité ?

– Mais nous sommes bien au-delà des doses maximales depuis longtemps ! À tel point qu'il a fallu définir une nouvelle stratégie depuis hier. On a mis dans sa perfusion une forte concentration d'un puissant somnifère. Eh bien, vous n'allez pas me croire, elle ne dort pas ! Elle a tellement peur qu'elle combat de toutes ses forces et réussit à empêcher l'action des médicaments. Avec les doses qu'elle a, c'est incompréhensible, je n'ai jamais vu ça. On ne peut rien faire de plus : si on augmente encore, on la tue.

– Vous voulez dire qu'elle a peur de ne pas se réveiller au cas où elle se laisserait aller à dormir ?

– Oh moi, je n'interprète pas. Elle n'a rien dit. Ou plutôt elle disait n'importe quoi, pendant un moment, elle délirait. Maintenant elle ne peut plus parler. En tout cas, ce que je vois, c'est qu'elle refuse de dormir. »

J'étais atterré par ce que je venais d'entendre.

La distance, à peu près égale à la moitié du long couloir, qui séparait la salle des infirmières de l'extrémité où se trouvait la chambre de Lucette prit dans mon corps une dimension fantastique : à l'instant où je jugeai qu'il me faudrait un temps infini pour la parcourir, ma main fit jouer la poignée et je poussai la porte étonnamment lourde. Sans que je sache s'il

m'avait précédé, accompagné ou suivi, mon père était avec moi, et nous entrâmes aussi silencieusement que possible.

La pièce était sombre ; le store aux lamelles rabattues laissait voir le lit surmonté d'une grande poignée, et la potence du goutte à goutte. Une forme étrange reposait d'où émergeait un râle régulier, rauque, râpeux, difficile. C'était Lucette, dont le profil précis et délicat m'apparut en premier à contre jour. Son ventre, énorme, saillait des couvertures, comme si deux ou même trois oreillers avaient été posés sur elle. En m'approchant, je découvris qu'elle était presque méconnaissable : elle avait vieilli d'au moins trente ans. Toujours attentive à l'aspect qu'elle présentait, non par coquetterie mais par égard pour les autres, Lucette n'avait jamais eu l'apparence de son âge, et de très loin ; à soixante-quinze ans, on lui en donnait à peine soixante. Mais une décrépitude foudroyante semblait s'être emparée d'elle, laissant ses épaules, son cou, ses bras et ses mains affaissés et affreusement ridés. Les mains, surtout, retenaient l'attention. La peau en était partiellement décollée et il semblait par endroits qu'on lui eût substitué du latex : les veines disparaissaient sous une surface opalescente et blanchâtre, pour réapparaître quatre ou cinq centimètres plus loin. Bien que fatigué et marqué à l'extrême, le visage n'avait pas suivi l'amaigrissement général du corps. Cependant il accusait avec une cruauté qui me serra le cœur un grand manque de soins ou plus exactement de prévenance : de longs fils de barbe parsemaient les joues, le menton, la lèvre supérieure. Mais ce qui frappait par dessus tout, c'était, lui sortant de la narine droite pour aller se perdre sous le lit, un tuyau caoutchouteux de couleur marron dont le diamètre approchait le centimètre, s'il le ne dépassait pas. Elle dormait.

Je pensai à la mise en garde de l'infirmière. On pourrait dire que c'était une vision de cauchemar mais je ne fus pas effrayé, bien que je sois, comme on dit, d'une nature sensible. En fait, je le suis davantage aujourd'hui, quand je déchiffre dans cette image les signes évidents de ce qui allait arriver. Sur le moment je voyais Lucette, qui avait toujours été douce et compréhensive avec moi, qui m'avait défendu contre les coups et donné de l'argent en cachette, qui disait que j'étais « son gamin », Lucette qui échouait sur ce lit de douleur après une vie entière de travail et de chagrin – tout une vie « moins dix années » avait-elle coutume de préciser, en référence au bonheur que lui avait donné son mari mort à trente-deux ans et qu'elle avait rencontré toute jeune. La bouche ouverte, livrée comme un nouveau né, elle respirait difficilement mais régulièrement. Elle terminait sa vie sur ce lit.

Son enfance avait été indigente et douloureuse. Seconde de trois filles et d'un plus jeune frère, elle n'avait qu'un vague souvenir de son père, toujours alité et qui mit huit années à mourir chez eux. Il avait été gazé pendant la Grande Guerre. Sa mère était primitivement brodeuse à domicile comme toutes les femmes pauvres de son village, puis s'était engagée pour un salaire à peine moins misérable dans une usine où elle lavait les machines. « Laveuse » était en effet son titre exact : après le travail des ouvriers c'est-à-dire pendant une grande partie de la nuit, elle nettoyait les machines que l'activité de la journée avait maculées de graisse et de poussière, ainsi que le sol de l'atelier qui devait être impeccable à l'arrivée des premières équipes. Cela ne suffisait évidemment pas pour vivre, et la famille devait l'essentiel de sa nourriture au grand potager excentré que la mère cultivait toute seule, avant ou après l'usine. Mais ce potager qui était une bénédiction était aussi une malédiction : aucune eau n'était à proximi-

té et il fallait transporter à bout de bras les récipients et les arrosoirs depuis la maison. Presque soixante-dix ans après, Lucette sentait encore le poids de l'eau dans ses épaules et l'anse du seau lui sciait toujours les mains.

Une nuit les enfants avaient été inquiets. Leur mère aurait dû être rentrée depuis longtemps et le petit frère qui guettait à l'extrémité du chemin n'annonçait toujours rien. L'aînée décida qu'on irait au devant d'elle, dans le noir, en se tenant tous par la main pour se donner du courage. Ils la rencontrèrent en arrivant dans le quartier de l'usine. L'exclamation lasse de sa mère quand elle les vit n'a jamais quitté les oreilles de Lucette : « Mes enfants... » Rien de grave n'était arrivé : un changement d'organisation l'avait contrainte à attendre plusieurs heures avant de prendre son travail, qui s'en était trouvé retardé d'autant. Mais à cause du retard, la mère n'avait pu ramener du potager les légumes nécessaires au repas qu'elle devait leur préparer pour le lendemain. Il ne restait rien dans le garde-manger et elle se serait plutôt laissé tuer que de ne pas nourrir sa progéniture. Alors les quatre qui ne s'étaient pas lâchés virent leur mère harassée prendre en pleine nuit le chemin du potager situé aussi loin de l'usine que de la maison, dans une tout autre direction.

Bien qu'il n'ait compris aucune réalité tragique, elle ne s'était jamais remise de cet épisode qui condensait les années de sa petite enfance : à l'instant où elle finit de me le raconter, son regard devint fixe et les larmes lui jaillirent des yeux, accompagnées d'un cri qui sortit d'elle sans qu'elle l'ait articulé : « Maman !... » Elle en resta toute tremblante une partie de la soirée, au point que j'en vins à regretter d'avoir sinon sollicité du moins encouragé sa confiance ; par la souffrance manifeste qu'elle lui avait causée, l'écoute qu'elle avait trouvée en moi était peut-être pire, en tout cas

plus immédiatement nuisible, que l'indifférence égoïste dont mon père faisait son quotidien...

Ce récit est resté en moi pour une autre raison, dont je sais aujourd'hui qu'elle est la plus essentielle de toutes : il m'a permis d'apercevoir pour la première fois ce que j'appellerai le visage *pur* de Lucette. Je ne parle pas de son visage familial qui était délicat, doux et compréhensif en même temps qu'un peu désabusé, mais de son visage inouï, au plus extrême de sa vérité nue. C'est le visage que j'ai retrouvé bien plus tard au fond de ses souffrances, le visage absolument transparent qui m'a supplié de l'aider – le visage que j'ai trahi par faiblesse, plus coupable encore que ceux qui l'ont mise à mort parce que je voyais clairement ce à quoi ils ont depuis toujours décidé d'être aveugles.

Pour l'heure, elle dormait. Du regard, mon père m'indiqua qu'il était par conséquent inutile de rester, se dirigeant déjà vers la porte. Il ne me vint pas à l'esprit d'obéir. Prenant l'une des chaises mises à disposition des visiteurs, je m'installai sans bruit à côté de Lucette tandis qu'il restait debout près de la sortie, ne sachant ni ce que je faisais ni ce qu'il devait faire. On avait mis une branche de buis sur la table de chevet, dans un gobelet de plastique emprunté à quelque distributeur de boissons.

Les yeux de Lucette étaient maintenant ouverts, sans que je puisse dire depuis quand ; mais ils étaient fixes, braqués sur le vide.

« Lucette, c'est Jean-Pierre. »

Un gémissement presque imperceptible me fit comprendre que l'information était passée. Je l'embrassai doucement sur la joue et je sais qu'elle en eut conscience, bien que son regard fût toujours fixe et impersonnel. Puis je pris sa main, au dessus de laquelle était fichée l'aiguille

d'un goutte-à-goutte alimenté par trois récipients de verre reliés entre eux par un assemblage compliqué de tuyaux et de petits robinets. Je m'étais attendu à trouver cette main inerte, mais elle serra brusquement la mienne et ne la lâcha pas.

Nous restâmes de longues minutes, silencieux, main dans la main, moi la regardant et l'aimant plus que je ne l'avais jamais aimée, elle toujours prisonnière de son immobilité mais ne me lâchant pas. Sa main était chaude et serrait très fort.

Une crispation de douleur qui secoua son corps nous sépara. Elle entreprit alors de bouger malgré sa torpeur. Ses bras étaient atones et elle essayait de les mouvoir depuis ses épaules ; on eût dit les membres trop lourds et inutiles de quelque créature marine en train d'étouffer hors d'une eau qui ne la portait plus. Bien que son regard soit resté fixe et vide, son visage avait pris un air tendu qui témoignait de l'effort qu'elle faisait pour signifier quelque chose. Les bras semblèrent se rencontrer au dessus du ventre énorme dissimulé sous les couvertures.

« Vous avez mal au ventre ? »

Une légère détente du visage me fit comprendre que oui. Puis les bras reprirent leur mouvement erratique et lent mais cette fois plutôt vers le haut du corps. Comme elle ne pouvait pas les plier, ils se dressèrent au dessus de la poitrine et parvinrent à accentuer leur position jusqu'à s'incliner légèrement en direction du cou.

« La gorge. Vous avez mal à la gorge. C'est la sonde qui vous irrite ? »

La réponse fut encore positive et la détente fut plus marquée que la fois précédente, comme si elle se donnait un instant pour savourer la satisfaction d'avoir pu transmettre une information plus complexe.

« Je vais voir ce qu'on peut faire », dis-je en me levant.

À peine eus-je dit cela que son regard, miraculeusement rendu à la vie, se planta dans le mien.

Reste, ne me laisse pas !

« Non, Lucette, je ne vous laisse pas. Je vais juste demander à l'infirmière s'il n'y aurait pas un moyen de vous soulager »

Partagée entre la terreur de me voir partir et sa confiance en ce que je venais de dire, elle se calma légèrement et je mis ce moment à profit pour chercher quelqu'un dans le couloir, passant devant mon père qui n'avait toujours pas bougé.

Une autre infirmière, plus jeune et visiblement moins gradée que celle à qui j'avais eu affaire, sortait d'une chambre voisine.

« Je suis avec Madame R. Sa sonde nasale la fait beaucoup souffrir. Est-ce qu'on ne pourrait pas l'enlever ou du moins faire quelque chose pour calmer l'irritation qu'elle provoque ?

– L'enlever, avec tout le mal qu'on s'est donné pour la mettre ? Vous n'y pensez pas ! Elle aboutit dans ses intestins, représentez-vous la longueur. De toute façon elle en a absolument besoin, c'est indispensable à sa survie.

– On ne pourrait pas au moins soulager l'irritation, avec un spray d'antalgique ou même d'anesthésiant local ? Essayez de trouver quelque chose !

– Nous n’avons rien de tel ici. C’est sûr qu’elle doit souffrir : elle ne peut pas boire et l’intérieur de la gorge est tout desséché. Avec le frottement du caoutchouc, ce ne doit pas être drôle. Mais on n’y peut rien, il faut qu’elle supporte. »

Je retournai dans la chambre. Mon absence d’une minute avait suffi à démobiliser Lucette qui dormait à nouveau, d’une manière apparemment plus profonde qu’avant notre arrivée, puisqu’elle ne réagit pas au contact de ma main.

Nous la laissâmes.

Le couloir était désert. Mon père décida que nous reviendrions le lendemain après midi.

Dans la voiture, je lui demandai pourquoi il avait laissé l’infirmière l’appeler par le nom officiel de Lucette, et par conséquent moi aussi.

« Tout cela, c’est les affaires de Lucette, cela ne me concerne pas. D’ailleurs c’est Michèle qui s’occupe de tout. Elle prend toutes les décisions, elle discute avec les médecins. Moi, je n’ai rien à dire. C’est normal, après tout : c’est sa fille. L’infirmière n’a pas besoin de savoir comment je m’appelle, ni que je n’ai pas épousé Lucette. Mes affaires ne la regardent pas »

Je ne répondis rien.

De retour chez lui je mangeai un peu et, comme l'après-midi n'était pas encore fini, mon père proposa que nous allions à la maison de campagne. Sans Lucette, qui conduisait leur voiture que sa mauvaise vue lui interdisait d'utiliser au-delà du quartier, il ne pourrait plus en profiter et il voulait concrétiser son intention de la mettre en vente en emballant déjà quelques affaires. J'acceptai, n'ayant rien de particulier à faire jusqu'au lendemain, mais le priai toutefois de me laisser seul un moment dans la chambre mansardée qui m'est habituellement réservée. J'avais besoin de reprendre mes esprits ; ma conscience était claire, mais ce que je venais de vivre ne me quittait pas et j'avais le sentiment que cela fonctionnait à toute vitesse en moi, se liant et se déliant avec d'autres souvenirs ou impressions dont je ne pouvais me faire une idée plus précise. Je montai donc me reposer. De fait, un travail psychique s'accomplit, puisque j'étais en train de laisser mon esprit vagabonder en suivant des yeux une fissure du plafond quand une brutale certitude me mit sur pieds : presque comme un caillou, j'avais trouvé au fond de ma conscience une décision qui s'était prise pour ainsi dire sans moi mais dont je savais qu'elle était d'autant plus personnelle – celle d'accompagner Lucette aussi longtemps qu'elle en aurait besoin.

C'est exactement à cet instant que je posai, sans le vouloir mais en le comprenant parfaitement, la nécessité de l'épreuve dont ce livre est la narration et dont je ne me remettrai pas. Mais comme à chaque fois l'épreuve ne devait pas être celle qu'on aurait pu imaginer. Alors que la plupart des gens fuient les mourants parce qu'ils ont peur d'être entraînés par eux dans

l'orbite funèbre où ils les voient déjà emportés, je savais que la force de rester avec Lucette jusqu'à l'extrême de l'extrême ne me manquerait pas. Je n'ai pas de mérite : c'était de l'amour et non du courage. Hélas, si seulement il s'était agi de courage... Peut-être alors n'en aurais-je pas manqué, non devant sa mort que j'apprivoisais déjà et qui n'en demandait pas, mais devant le ressentiment et la haine qui m'ont trouvé impardonnablement démuné.

Je dégringolai l'escalier. Mon père était en bas, habillé pour sortir, attendant que j'aie fini de me reposer. Il esquissa un geste pour me montrer les deux cartons vides que nous devions emporter, et je vis à son sourire que ce petit projet suffisait à occuper son horizon mental. Il fut décontenancé par le ton sans réplique de mon annonce :

« Je retourne voir Lucette. Est-ce que tu viens avec moi ? »

Je lus dans ses yeux la tentation d'une réponse négative. J'y lus aussi la crainte de l'interprétation que j'en donnerais.

« Bien sûr, tu as raison. Allons-y. »

Rien ne semblait avoir changé depuis presque deux heures que nous avions quitté la chambre. Lucette dormait toujours, la tête renversée sur l'oreiller. Cependant sa respiration était moins régulière ; les râles étaient parsemés de moments d'étouffement qui faisaient penser aux ratés d'un moteur encrassé. Avec plus d'attention on percevait de temps en temps comme une tentative de déglutition, dont les explications qu'on m'avait données me faisaient malgré moi imaginer l'horreur. Il était évident qu'elle souffrait et que le sommeil artificiel dans lequel elle était plongée n'y changeait rien. Le tuyau qui sortait de sa narine droite avait glissé sur le drap qui s'était partiellement rabattu et qui laissait voir, par terre, la bonbonne à quoi il était relié : un récipient en verre d'environ trois litres, fermé par un couvercle de caoutchouc et à moitié rempli d'un liquide noir.

Je pris la chaise qui était à la droite du lit, du côté de la fenêtre, et mon père celle de gauche, du côté de la porte.

Il regrettait visiblement d'être venu et il se força, plus pour moi que pour elle, à toucher la main de Lucette qui ne réagit pas. L'imminence de cette mort l'effrayait, et l'idée me vint que son effroi expliquait en partie la curieuse démission qui avait été la sienne depuis le début : alors qu'il s'était toujours conduit avec tout le monde en autocrate impitoyable, il avait abandonné toutes les commandes à la fille de Lucette dès que le simple mot de cancer avait été prononcé, pour que cette réalité et surtout le mouvement d'aspiration qu'elle paraissait impliquer lui reste le plus possible étrangère. Michèle régenterait tout, décidait de tout, lui commandait de faire ceci ou de ne pas faire cela, occupant en quelque sorte à sa place une

situation de première ligne qui le paniquait intérieurement et dont elle le protégeait sans le savoir. En somme elle le traitait en enfant, et l'étrange caution qu'il donnait à cette conduite en l'acceptant continûment faisait reconnaître que son effroi d'adulte était aussi une terreur d'enfant.

J'en pris conscience et cette réflexion fut pour moi comme une révélation dont la portée ne cesse de redoubler de pitié, mais aussi je dois le dire de tendresse, l'image que par ailleurs j'ai toutes les raisons de garder de mon père.

Je ne savais rien de son enfance paysanne, sinon que ses deux parents étaient morts prématurément et que sa grande sœur son petit frère et lui avaient ensuite erré de foyer en foyer, où il semble qu'ils n'aient pas toujours été bien traités. Je lui avais demandé plusieurs fois de quoi étaient morts ses parents mais il s'était fermé comme s'il craignait de prononcer certains mots, répondant seulement que les médecins de campagne étaient des ignorants qui parlaient à tort et à travers. Quant à ce que la fratrie, plusieurs fois séparée, avait dû supporter, il avait toujours refusé de me le dire. Son attitude étonnamment régressive dès que le cancer de Lucette avait été nommé pouvait sembler répondre à la question que j'avais posée à propos des causes de la mort de ses parents, mais sans que je puisse en être sûr. L'idée de leur perte précoce jointe au soupçon jamais éclairci que sa sœur son frère et lui aient été maltraités permettait d'interpréter comme une défense ou un déni son habituel comportement d'autoritarisme narcissique, ainsi que son obsession littéralement éperdue d'être en toute circonstance ce qu'il était « normal » qu'on soit. Ou pas.

Quand il fut avéré que Lucette ne sortirait pas de la clinique ni même de sa chambre, le médecin anesthésiste (et non pas le cancérologue) avait d'abord convoqué mon père puis, devant ses atermoiements, la fille de sa

patiente. Finalement, ils s'étaient rendus ensemble à son cabinet. D'après ce qu'il m'en a rapporté, ils auraient eu en main une sorte de marché : ou bien on fait tout pour la prolonger mais alors ce sera au prix de grandes souffrances, ou bien on la laisse s'éteindre d'elle-même en veillant à ce qu'elle ne souffre pas. On s'était quitté sur une parole plusieurs fois répétée par Michèle : « L'essentiel est qu'elle ne souffre pas. »

Lucette dormait toujours en râlant bruyamment. Mon père avait laissé la main qui semblait le dégoûter, et ne savait quoi faire ni où poser les yeux. Assis à la droite du lit, aussi près que possible, je la regardais, elle, son corps brisé, son visage meurtri. La narine d'où sortait l'affreux tuyau était sale et de minuscules caillots de sang avaient formé comme une couronne autour de l'instrument de son supplice. Son haleine âcre et sucrée m'arrivait au visage et imposait l'idée d'une pourriture intérieure ; mais loin d'en être répugné j'y reconnus l'étendue de sa détresse, puisque même l'intérieur de son corps travaillait désormais contre elle. Je repris sa main.

Ce geste la réveilla. Ses yeux s'ouvrirent sur moi et elle me reconnut. Le regard vitreux et fixe du début de l'après-midi appartenait au passé et, bien qu'il fût par moments traversé de nuages lointains probablement dus aux variations du métabolisme des produits qu'on lui injectait, il ne cessa plus jamais d'être la réalité d'une conscience.

« Je suis là, Lucette... », lui dis-je de tout près.

Elle le voyait, en était contente, en prenait acte, avec un sourire presque imperceptible. Plusieurs minutes passèrent ainsi. Nous étions ensemble, nous nous regardions ; elle me remerciait d'être là, et moi je la remerciais de m'avoir donné depuis toutes ces années le privilège de la

voir, de lui parler, d'être un peu avec elle, et de me le donner encore à cet instant.

Soudain elle s'agita, sa main s'arracha de la mienne et son corps tourna sur lui-même, comme si elle cherchait de toute urgence une position moins douloureuse. Elle ne la trouvait pas, et continuait à se contorsionner. Je ne savais que faire, j'étais désespéré de ne pouvoir l'aider et l'idée me vint d'appeler l'infirmière pour qu'elle lui administre quelque calmant supplémentaire. Mais ses paroles d'avant ma première visite me revinrent à l'esprit : « si on augmente encore, on la tue ». Je m'abstins donc de sonner. La douleur dura longtemps, mais Lucette fit un effort pour s'en désolidariser et arrêter le mouvement de son corps. Elle y parvint pour l'essentiel, et put revenir à la situation c'est-à-dire à ma présence.

Quand la douleur fut moins vive, il y eut un moment d'immobilité puis le signe d'un effort intense, volontaire, apparut sur son visage. Elle essayait de parler. Je pensai lui dire de ne pas le faire, de ménager ses forces, mais réalisai aussitôt que ce conseil m'eût rangé, à ses yeux comme aux miens, du côté de ceux qui l'avaient toujours fait taire parce qu'elle ne comptait pas pour eux (« Lucette, elle n'avait pas d'avis à donner. Elle savait que c'était à moi de décider » me dit plus tard mon père quand je l'interrogeai sur les voyages qu'ils avaient faits ensemble et sur les pays qu'elle aurait souhaité connaître) ou parce qu'ils voulaient tellement son bien qu'ils restaient sans égard pour sa souffrance – à l'instar de ceux qui avaient, de leur propre aveu difficilement, mis en place le tuyau qui la traversait presque tout entière en lui brûlant le nez et la gorge.

« Oui, Lucette, je vous écoute. »

Ma réponse, qui ouvrait une possibilité à laquelle elle fut rarement confrontée, lui fit mesurer l'étendue d'une tâche impossible. Une vie presque entière de travail, de malheur et d'effacement, plus de quatre décennies de soumission à une autorité qui avait porté sa suffisance obtuse aux dimensions d'un délire parfois terrifiant, ne peuvent que laisser sans voix en pareille circonstance : il y aurait eu trop à dire et pour elle, si l'on fait abstraction de quelques conversations que nous avons eues des années auparavant ou lors de mes visites pressées, le miracle d'une écoute attentive et aimante arrivait trop tard. Cela dit, il arrivait. Et aujourd'hui encore je pense que c'est ce qui a compté – même s'il devait ensuite être barré, interdit, bafoué par des forces auxquelles j'ai insuffisamment résisté.

Peut-être alors mon attention fut-elle à la mesure de ce qu'elle ne pouvait plus dire car son visage perdit de sa tension ; j'eus le sentiment qu'elle renonçait à parler sans qu'il s'agît d'une défaite, et même qu'un léger sourire avait plissé le bord de ses paupières. Je souris à mon tour et repris sa main.

Je ne la conservai que quelques dizaines de secondes, car un nouvel assaut de la douleur me l'arracha. En un instant son corps se cabra, ses yeux s'agrandirent d'une manière terrible, au point que j'en vins à douter non seulement qu'elle eût encore conscience de ma présence mais tout simplement qu'elle fût encore consciente d'être la personne qu'elle était. Puis je ne doutai plus : la douleur l'avait littéralement expulsée d'elle-même. J'ai vu dans ses yeux la conscience mise à nu et comme chauffée à blanc, *qui n'était plus la conscience de personne...*

J'imagine que les gens qui ont été torturés se sont perdus de cette manière, avant de se retrouver parfois après l'épreuve.

C'est ce qui s'est passé et, je dois dire, son retour eut lieu principalement grâce à moi. Rien là d'étonnant, puisque les deux conditions étaient réunies pour que je puisse l'aider : je l'aimais et je n'avais pas peur.

Me penchant au dessus du lit, je me mis en plein dans son champ de vision, à distance normale d'accommodation, tout en prenant fermement son visage dans mes mains dès qu'une accalmie m'en offrit la possibilité.

« Lucette, c'est Jean-Pierre », ai-je prononcé en la cherchant de toutes mes forces au fond de ses yeux.

Il me fallut trois ou quatre secondes pour la trouver. Alors je la vis revenir à sa conscience qui perdit aussitôt, en même temps que son intensité extrême, son aspect vide et impersonnel. La douleur disparut d'un coup, ouvrant à quelques instants d'immobilité. Puis ses lèvres remuèrent péniblement.

« ... Jean... Pierre... »

Elle avait dit mon prénom ! C'était la première fois que j'entendais sa voix depuis qu'elle m'avait parlé au téléphone, quelques jours avant de s'effondrer en apprenant la nouvelle de son cancer. Elle n'ajouta rien. Ses yeux attentifs et lucides se fixèrent à mon visage.

Il y eut ainsi un nouveau moment de calme. Il dura longtemps, et donna le sentiment étonnant d'une contemplation presque joyeuse, pour ainsi dire extérieure à la réalité de sa souffrance : elle me regardait comme si elle ne m'avait jamais vu, non seulement depuis le début de l'après-midi mais depuis toujours. Qu'on m'entende bien : elle n'avait aucun besoin de me reconnaître, elle savait parfaitement qui j'étais, seulement elle était étonnée de me voir ; non pas étonnée de me voir là, près d'elle, mais étonnée d'être douée de la vue, étonnée que cette faculté ait consisté à me re-

garder, et satisfaite que cela justifie de toute éternité d'être consciente et d'avoir vécu. Je n'y suis pour rien, il se trouve seulement que j'étais là, moins comme la cause que comme l'occasion de cette vérité.

Il ne fut pas donné à Lucette de pouvoir intégrer ce qu'elle avait découvert. La douleur revint encore à la charge, moins violente mais quand même suffisante pour la jeter à plusieurs reprises aux franges du néant d'impersonnalité dont j'avais réussi à la tirer. Quand elle diminua de nouveau, ce ne fut pas sans libérer dans la chambre, en quelque sorte introduite par la hantise de son retour, la peur inhumaine qui expulse l'âme du corps et la retourne comme un gant.

Je la sentais toute proche, bien que j'aie eu en moi la force d'en protéger Lucette. C'était une hydre monstrueuse guettant sa proie, qu'elle entendait bien déchirer vivante. Je sais aujourd'hui qu'elle y est parvenue.

Dans le répit qui suivit Lucette me regarda encore ; mais ce fut d'une manière plus banale, plus habituelle : elle était revenue à l'ordinaire de la vie qui, à ce moment précis, consistait en tension volontaire et en intentions concrètes. Elle faisait de grands efforts, non plus pour dire tout ce qu'elle n'aurait ni le temps ni la force de dire, mais simplement pour exprimer des demandes très matérielles.

Les calmants à doses plus que maximales et le puissant somnifère qui lui étaient administrés en permanence rendaient, dans une conscience intacte et presque exacerbée, ses volitions et ses mouvements extrêmement lents, de sorte qu'il fallait presque repasser en accéléré le souvenir de ses attitudes pour comprendre ce qu'elles tendaient à signifier.

Il y avait une grande poignée, destinée à aider les malades à se redresser dans leur lit, qui pendait à peu près au-dessus de son ventre et que j'avais à peine remarquée. Il me fallut plus de cinq minutes pour com-

prendre que cet ustensile, il est vrai dans la ligne de son regard, la gênait considérablement. En bougeant, depuis ses épaules, des bras qui refusaient de s'articuler aux coudes et aux poignets, elle faisait comme des moulinets indolents dont je ne compris le sens qu'en me les représentant comme des tentatives de chasser quelque insecte importun, et qu'en rapportant cette idée à la concentration de son regard fixé sur la poignée. J'en tournai le pivot, la faisant disparaître de son champ visuel. Son visage se détendit, et une sorte de grognement valut indubitablement pour un merci.

J'ai déjà dit que la chambre était plongée dans la pénombre et que les lamelles du store étaient baissées. Peut-être parce que les efforts qu'elle avait faits la rendaient partiellement à la vie, elle sut exprimer à peu près de la même manière son désir d'être dans le monde humain, qui n'est pas celui des ombres mais celui des choses. Quand je fis jouer le mécanisme, elle fut heureuse de la lumière, pourtant faible en cette fin d'après-midi, qui entraînait dans la pièce. Elle remercia pareillement. Ce geste anodin l'arrachait à la nuit dans laquelle on s'était entendu pour la plonger depuis plusieurs jours (depuis que l'accord tacite avait été donné à l'anesthésiste ?).

La peur continuait à rôder. Je parvenais à la tenir en lisière mais pas à la chasser ; je la sentais ramassée sur elle-même, prête à bondir dès que mon soutien s'affaiblirait.

Me sachant là, Lucette s'accordait des répit et cédait superficiellement à l'effet des produits qui entraient dans ses veines. Elle paraissait s'endormir, le râle de sa respiration prenait un rythme régulier, mais il suffisait d'un pas, d'un changement de position sur ma chaise ou d'un toussotement pour qu'elle ouvre à nouveau les yeux. Il en fut ainsi pendant plus

d'une demi-heure. Puis une augmentation de sa douleur fit qu'elle revint à sa conscience vigile et, comme tout à l'heure, voulut parler.

« ...J'ai... mal... »

J'entendais sa voix pour la deuxième fois de la journée.

« Oui, Lucette, je vais vous aider. »

Je ne savais comment, ayant toujours à l'esprit l'impossibilité d'attendre aucun secours de l'extérieur.

La douleur mit mon hésitation à profit pour se déchaîner une nouvelle fois, libérant du même coup la peur qui était restée tapie et qui bondit sur sa victime. Le corps de Lucette se tordit et ses yeux s'écarquillèrent. Mais, j'en suis témoin, c'étaient toujours ses yeux et c'était *elle* qui avait mal. Attaquée de toutes parts, elle ne céda pas et maintint fermement sa conscience de soi et de ce qui l'entourait, c'est-à-dire de ma présence. Elle restait elle-même contre sa douleur, et aussi contre sa peur qui profitait du moindre relâchement pour reprendre violemment l'offensive, au point de reléguer la douleur au second plan dans les moments paroxystiques de ses attaques. J'avais l'impression que Lucette était emportée par un torrent furieux qui essayait à la fois de la noyer et de la fracasser ; mais elle surnageait.

Mon père, que j'avais oublié, fut épouvanté par ce nouvel accès et se réfugia contre la porte, le plus loin possible. L'envie de se sauver en courant le tenaillait à l'évidence mais, certainement à cause de ma détermination de ne pas quitter Lucette et peut-être aussi (du moins en ai-je le souhait en moi, si je n'ai pas le souvenir d'en avoir jamais eu le sentiment) par un reste de pitié envers une femme qu'il avait quand même dû aimer, il resta.

Les yeux béants de Lucette étaient comme fous mais le fond de son regard était posé sur moi. Je m'approchai d'elle encore plus, ce qui l'encouragera au suprême effort de parler.

« ...Aide-moi... Aide-moi ! ... »

Pour la troisième fois, j'entendais sa voix.

Nous avons encore communiqué, mais ces mots furent les derniers que j'entendis d'elle, les tout derniers. C'est une des quatre choses qui restent d'elle dans mon corps : dans l'espace intérieur de ma tête, il y a un grand morceau qui n'est plus disponible pour rien, parce que cette supplication l'occupe tout entier.

On aurait pu aussi bien entendre « par pitié, achève-moi... » tellement le ton était désespéré. Et de fait je m'interrogeai un instant sur la possibilité d'une telle interprétation, mais je l'écartai vite, car on voyait assez qu'elle n'était pas prête à mourir, *absolument pas prête*. La peur était dans ses yeux qui me regardait, devant sa douleur que je voyais parfaitement et que ce passage à l'arrière-plan avait un peu diminuée bien qu'elle attaquât toujours par vagues.

« Oui, Lucette », répondis-je.

Déplaçant alors la potence du goutte à goutte, je m'installai tout contre elle, à sa gauche, du côté que mon père avait si vite abandonné. Pour la deuxième fois je pris son visage dans mes mains, et parlai d'une voix forte :

« Lucette, je reste là. Je ne vous laisse pas. Vous entendez : je ne vous laisse pas. »

Mes paroles eurent un effet magique : la peur disparut instantanément et la douleur s'apaisa. Elle se détendit, et se laissa aller sur l'oreiller que

j'avais remonté. Je vis dans ses yeux qu'elle m'accordait une confiance de petit enfant. À cet instant je constatai qu'elle ne craignait plus rien et que sa peur continuerait d'être vaincue tant que je serais là. Si je restais jusqu'au bout, Lucette aurait une mort humaine et douce.

Loin du désarroi et du sentiment d'impuissance que j'éprouvais encore au début de cette visite, je me tins alors dans la justesse d'un comportement qui s'imposa pour ainsi dire de lui-même, sans que j'y aie réfléchi : je déplaçai ma chaise vers le haut du lit, installai délicatement sa tête sur l'oreiller, arrangeai le drap et la couverture que l'agitation antérieure avait torsadés, et posai enfin ma main droite sur son front, la laissant reposer de tout son poids.

Un sourire de bonheur ou de gratitude se dessina sur ses lèvres desséchées.

Je ne sais pas si la douleur de son ventre avait disparu, ni si l'affreux tuyau lui déchirait moins la gorge, mais je sais que ce geste lui donna une paix doucement consciente autant qu'il dura, c'est-à-dire assez longtemps.

Dehors la nuit tombait. La chambre avait retrouvé sa pénombre habituelle mais Lucette allait bien. Son front n'était pas fiévreux et toute la transpiration qui l'avait recouvert s'était évaporée. La peau en était douce et sa forme répondait exactement à celle de ma main. Jamais cette attitude ne me fut pénible, bien qu'elle se poursuivît pendant plus d'une heure. Quand je devais changer de position sur ma chaise, détendre un peu mes muscles pour éviter une crampe, ma main se replaçait toute seule, retrouvant la courbure délicate de son front. Aujourd'hui encore je sens dans cette main une mémoire prête à s'éveiller à tout moment. Dans l'infini des

mondes, cette partie de mon corps est le seul endroit où la forme du front de Lucette ait encore quelque réalité.

Apaisée et rassurée, elle s'était endormie, d'abord superficiellement, réagissant au moindre mouvement de ma part, puis profondément. Sa respiration, toujours bruyante et rauque, était devenue régulière et ne donnait plus l'idée d'une souffrance continuant sous la pellicule illusoire du sommeil.

« Elle a l'air de bien dormir... » me dit mon père, qui s'était un peu avancé et la regardait de loin. Je compris le message et dus convenir que cette longue visite avait été pénible pour lui.

« Oui, papa. Je vais te reconduire à la maison. »

Il ne dit rien et nous sortîmes de la chambre. La porte était toujours étonnamment lourde et épaisse, en apparence contradiction avec les nécessités d'un service de médecine moderne qui exige diligence et disponibilité de la part des soignants.

L'infirmière qui nous avait parlé en début d'après midi se trouvait dans le couloir, juste en dessous d'une grosse horloge qui indiquait vingt heures dix.

« Je raccompagne mon père et je reviens aussitôt. Je vais rester avec Madame R., dis-je d'un air décidé.

– Mais la clinique est fermée depuis dix minutes, répondit-elle vivement. Les familles ne sont plus admises.

– Je serai là dans une demi-heure au plus tard. Il n'est pas question que je ne puisse pas entrer. Faites le nécessaire. »

Le ton de ma réponse dut être cassant car elle s'inclina tout de suite.

« Très bien. Mon service est terminé. Je vais laisser un mot pour le veilleur de nuit. Donnez-moi votre prénom. »

Je le fis, en ajoutant mon nom.

« Vous ne portez donc pas le nom de vos parents ?

– En fait Lucette n'est pas ma mère. Elle est ma belle-mère, mais ça ne change rien. »

L'infirmière parut réfléchir.

« Vous avez conscience du caractère exceptionnel de cette autorisation ? C'est bien parce que votre... enfin Madame R., est à la fin de sa vie... Vous allez rester combien de temps ?

– Je ne la quitterai pas. »

Aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas commis à cet instant une énorme erreur, obnubilé par la seule nécessité de ne pas abandonner Lucette à la peur que mon absence lors de son réveil aurait indubitablement libérée dans la chambre : devant ma détermination l'infirmière a dû s'imaginer que j'allais camper plusieurs jours dans le service et créer des embarras à tout le monde. À la réflexion, je dois reconnaître que cette crainte était fondée au moins dans son premier aspect. Car Lucette était encore forte, voire particulièrement forte – cela avait été souligné avec insistance – et l'on pouvait bien envisager que son accompagnement dure longtemps. Pour ma part l'éventualité allait de soi, et l'idée qu'il puisse en être autrement ne m'effleura même pas, pas plus que celle qu'on ait l'idée de s'y opposer. Cet aveuglement contribua très certainement à me perdre, et surtout à perdre Lucette.

Dimanche de Pâques après vingt heures, les rues étaient désertes et je fus de retour un quart d'heure après être parti. Je n'eus pas à montrer patte blanche à l'entrée qui était ouverte comme d'habitude, la seule différence avec l'ambiance de la journée étant la mise en veilleuse de toutes les lumières. Traversant rapidement le hall silencieux, je franchis la porte du service situé sur la gauche et m'engageai dans le couloir qu'il fallait parcourir sur toute sa longueur. Il y avait de la lumière dans la salle réservée aux infirmières et je vis en passant celle que je venais de quitter en train de parler à des gens. Elle était toujours là, mais cette bizarrerie par rapport à ce qu'elle m'avait dit de la fin de son service et de la clôture des horaires de visite glissa sur ma conscience tout occupée de Lucette. Je poursuivis mon chemin.

« Vous êtes Jean-Pierre ? »

Cette apostrophe m'arrêta net. Je me retournai et vis une femme d'une cinquantaine d'années, courte, aux traits épais et aux cheveux teints en roux, qui me regardait avec hostilité. Elle était accompagnée d'un homme tout en gris, qui semblait ennuyé d'être dans ce couloir, ennuyé d'être avec sa femme, ennuyé d'avoir parlé à l'infirmière, ennuyé de me voir.

« Je suis Michèle, la fille de Lucette. Et voici mon mari. » (J'appris plus tard qu'inquiétée par mon obstination, l'infirmière avait téléphoné à la fille de sa patiente, qui avait insisté avec véhémence pour venir.)

Elle ne tendait pas la main et désignait son mari du menton.

J'ai immédiatement compris le danger, et mon esprit se mit à fonctionner à toute vitesse. À l'homme qui me tendait une main hésitante, j'adressai un sourire chaleureux avec le calcul sinon de m'en faire un allié, du moins d'en faire une sorte de rempart d'inertie contre l'hostilité de sa femme, qui était évidente.

« Vous êtes Nicolas, bien sûr. Je suis heureux de faire votre connaissance. Mon père m'a souvent parlé de vous et il vous estime beaucoup. »

De près je constatai que ce n'était pas un mauvais homme : uniquement quelqu'un qui voulait qu'on le laisse tranquille. Mon père m'avait en effet vanté sa passion du bricolage, activité dans laquelle il excellait. Il s'était aménagé un atelier sophistiqué au sous-sol de leur pavillon, dont il ne sortait que pour les repas. Je comprenais pourquoi, en même temps qu'une certitude s'imposait à moi : Nicolas ne ferait jamais de mal à personne par lui-même, mais il ne s'opposerait jamais non plus au mal fait par d'autres, surtout si l'auteur de ce mal exerçait quelque pouvoir sur lui et avait la capacité d'exercer des représailles. Je vis que c'était le cas, que c'était *totalemment* le cas.

L'infirmière s'était approchée. La femme attaqua tout de suite, ses traits épais encore enlaidis par sa posture agressive.

« On me dit que vous vous occupez de ma mère ?

– Lucette souffre beaucoup, et par ailleurs elle est très effrayée. Elle a besoin de quelqu'un qui la rassure. »

L'infirmière intervint et je dois le porter à son crédit, quoi qu'elle ait fait par la suite.

« Ce monsieur a raison. Votre mère a tellement peur que les produits pour l'endormir n'agissent pas. Depuis deux jours, elle n'arrête pas d'appeler sa mère. Or il semble qu'il ait réussi à la calmer. »

Comment le savait-elle ? Mon père m'apprit plus tard qu'il était sorti plusieurs fois de la chambre sans que j'en aie conscience et lui avait donné des nouvelles.

Michèle répondit aussitôt par ce qui était la vérité pour elle ; et il est sûr qu'en cette circonstance on ne peut pas lui reprocher d'avoir été hypocrite.

« La question n'est pas là ! Je n'ai rien à faire de tout cela. Ma mère, vous entendez bien, ma propre mère, a refusé que je reste avec elle l'autre jour, mardi dernier. Au bout d'une demi-heure, elle a dit que je la fatiguais, qu'elle voulait être seule. Enfin, tu es témoin, Nicolas : tu as vu qu'elle nous a fait partir. Moi, sa fille ! Comme si je n'avais pas le droit d'être là ! Et vous croyez que je vais autoriser un étranger à rester près d'elle ? Non mais, pour qui vous me prenez ? »

Le contenu et la forme de son discours n'avaient d'égale que leur adéquation à son physique – une adéquation si parfaite qu'il donna immédiatement l'impression d'être redondant.

Devant tant de haine jetée en quelque sorte à l'état brut, je pensai alors que tout était perdu. C'est peut-être une autre faute que j'ai commise : cette idée me coupa les jambes, comme disent les boxeurs, et pendant quelques minutes je dus combattre de loin, en pensant que cela ne servait plus à rien. Je me repris ensuite mais il était sûrement trop tard : sensible comme elle l'était à toute marque et donc aussi à toute perte d'autorité,

l'infirmière avait probablement senti ma faiblesse et par là même choisi son camp.

Au regard effaré qu'elle posa sur Michèle, le sentiment me vint cependant que cette vérité pouvait lui rester cachée. Elle était aussi choquée que moi, que quiconque l'aurait été en entendant ce que nous venions d'entendre, et je dois reconnaître qu'elle essaya de raisonner celle qui venait de parler, dont le mari se désolidarisa discrètement en se retirant loin de toute possibilité d'intervention.

« Monsieur n'est pas un étranger : c'est le beau-fils de votre mère...

– C'est un étranger, puisque je ne l'ai jamais vu ! »

Abasourdi, je reconnus cette logique qui m'est tellement familière et que je retrouve parfois, dans une sourde répétition des stupeurs de mon enfance, à travers les réponses des étudiants aux interrogations orales : tout se ramène toujours au locuteur *qui se donne systématiquement raison*. Je sais depuis longtemps qu'il n'y a rien à faire contre ceux qui refusent que le monde ne soit pas exclusivement centré sur eux, et qu'il faut donc adopter un ton conciliant si l'on veut éviter la violence d'une confrontation ouverte. Michèle était hors d'elle, imaginant que je prenais sa place auprès de sa mère (ce qui n'était pas faux, à y réfléchir), et elle voulait le lui faire payer. Le plus urgent était désamorcer au moins cette partie de la machine infernale.

« Je vous comprends, Michèle, et votre réaction est bien normale. Lucette parle très souvent de vous ; elle m'a dit que vous étiez son enfant unique et qu'elle vous était très attachée. Si elle vous a demandé de partir l'autre jour, c'est qu'elle était très fatiguée. »

C'était une suite de mensonges, bien sûr, du moins pour les paroles que je prétendais rapporter. Quand j'essayais d'interroger Lucette sur sa fille, que je n'avais en effet jamais rencontrée et dont elle ne parlait pas spontanément, elle disait toujours « oh, ma fille, elle a sa vie », sans que je puisse rien obtenir d'autre, sinon qu'il avait fallu la retirer très tôt de l'école parce qu'elle ne supportait pas l'autorité des maîtres et qu'à la maison elle pleurait et criait tout le temps. Lucette aimait surtout Christelle, l'enfant de Michèle et de Nicolas, dont elle me parlait souvent et qui devait accoucher d'un jour à l'autre ; elle aurait voulu connaître son arrière-petit-fils.

Ce discours fit un certain effet ; sous son regard haineux la femme parut faiblir et cela me redonna un peu de confiance. L'infirmière, par principe du côté du plus fort, m'adressa un regard favorable. Je décidai de pousser mon avantage.

« Ecoutez, Michèle, dis-je en essayant de mettre dans ma voix et dans mon regard toute la représentation de chaleur humaine dont j'étais capable, pour l'instant il faut rassurer votre maman (je pris soin de dire « maman » et non « mère ») afin qu'elle puisse vous reconnaître et vous accueillir avec ses vrais sentiments quand vous viendrez pour être avec elle. Laissez-moi faire cela pour ce soir. Il est sûr que c'est vous et non moi qui devez être à son chevet, et personne ne songe à prétendre le contraire. Mais Mademoiselle vous l'a dit : en ce moment elle a si peur qu'elle est incapable de reconnaître les gens qu'elle aime. Permettez-lui de passer sereinement ses dernières heures avec son enfant unique, vous, et pour cela, il faut que je finisse le travail d'apaisement que j'ai commencé. Alors, c'est d'accord ? »

Je craignis un instant d'en avoir trop fait. Mais ce n'était pas une femme de subtilité et les arguments les plus gros étaient les meilleurs. L'infirmière trouvait que j'avais bien parlé, et ma cote auprès d'elle repartait à la hausse – au point que je crus avoir remonté mon handicap. L'hésitation occupait tout le visage de Michèle. Il y eut un temps interminable. Puis elle dit du bout des lèvres :

« C'est bon... Allez-y. »

J'essayai de ne pas montrer mon soulagement en prenant un air posé et réfléchi.

« Ne vous inquiétez pas. Vous faites bien. »

En m'empêchant de courir, je marchai vers la chambre de Lucette, sottement assuré d'une autorisation dont la fragilité était pourtant évidente.

La chambre était très sombre, mais les veilleuses étaient suffisantes pour y voir. Sur le lit, Lucette dormait pour ainsi dire derrière son ventre. Le bruit intense de sa respiration trahissait la difficulté qu'elle avait à trouver l'air ; il trahissait aussi la douleur que devait causer sa simple circulation dans son nez et dans sa gorge.

Je repris ma place à côté d'elle, tout près. L'idée me vint alors que j'agissais mal et aujourd'hui encore elle est présente en moi : pourquoi rester dans cette chambre alors que, pour superficiel qu'il ait été, son sommeil protégeait Lucette du pire ? Il est probable qu'en la laissant seule, avec les doses massives qui lui étaient injectées, elle aurait glissé progressivement du sommeil au coma, puis du coma à la mort. Cette vérité me hante et je sais qu'elle ne me quittera plus, dessinant en creux la forme de ma culpabilité d'avoir trop voulu son bien, d'avoir en quelque sorte voulu tenir à toute force la promesse que je lui avais faite de ne pas l'abandonner – la promesse de ne pas la laisser dans une épouvante à laquelle mon obstination l'a finalement livrée sans aucune défense.

Indépendamment du fait que j'aimais Lucette, la crainte qui était la mienne de l'abandonner procédait très certainement des souffrances que j'avais éprouvées depuis toujours d'avoir été abandonné par mon père. Ma mère n'a jamais cessé d'être violente et irascible, ni mon père d'être enfermé dans le narcissisme délirant de ses certitudes autoritaires – de sorte qu'on peut s'étonner qu'ils se soient convenus, même brièvement, et que j'accède à l'existence. Quoi qu'il en soit, l'abandon qui me livra avant l'âge de trois ans à une mère totalement imprévisible déterminait ma struc-

ture personnelle et ce que Lucette appelait, quand elle me voyait fondre en larmes devant les chiens perdus ou les oiseaux gelés, ma « trop grande » sensibilité (elle ajoutait : « je suis comme toi, mon gamin, mais la vie m'a appris à le cacher »).

Cette souffrance n'est pas seulement structurelle, elle repose sur des souvenirs précis, qui sont d'abord des souvenirs de pauvreté. Malgré sa réussite financière indéniable et les tentatives maladroites que mon grand-père maternel avait faites auprès des juges contre lui (peut-être en partie à cause de ces tentatives), mon père refusa toujours d'aider ma mère, dont les constants déménagements dévoraient le maigre traitement. Il m'en avait fièrement donné la raison, quand je lui avais demandé pourquoi il ne l'avait pas aidée à élever leur enfant : « Parce que je ne suis pas un pigeon qu'on plume, c'est une question de principes ! » Qui connaît par exemple la valeur de la *dernière* pièce de un franc, celle qui reste au fond du portemonnaie quand on ne peut plus demander crédit aux commerçants ni d'avance sur un prochain salaire de toute façon déjà dépensé ? Il faut réfléchir longtemps avant de l'engager. Un jour ce fut pour du pain. Un autre jour ce fut pour des œufs, dont quelqu'un avait dit à ma mère que c'était la nourriture la plus concentrée. Finalement mes grand-parents, qui l'aidaient plus encore qu'ils ne le pouvaient, me prirent avec eux, comme je l'ai dit. Parce qu'ils ont posé une limite à un abandon auquel le manque d'argent fournissait une métaphore lancinante, j'ai toujours eu le sentiment qu'ils m'avaient sauvé la vie. Alors abandonner quelqu'un m'est presque impossible. On pourrait imaginer que c'est une qualité morale, mais je sais que c'est au contraire une faiblesse de ma pensée et de mon agir. Et je me demande maintenant si cette faiblesse ne fut pas criminelle : si ce n'est pas inconsciemment à cause d'elle que je *refusai* de laisser Lucette partir dans

la nuit chimique dont les établissements comme celui où elle était font la destinée habituelle des gens comme elle, c'est-à-dire de ceux pour qui les médecins ne peuvent plus rien faire et qui doivent libérer la chambre pour des patients plus rentables...

Je n'allais pas si loin dans mes réflexions quand je la veillais dans l'immobilité et le silence, reconnaissant dans le bruit de ses râles que son sommeil recouvrait une souffrance dont mon intervention de l'après-midi n'avait pas permis l'éradication. Mais au moins pouvait-on espérer qu'elle n'avait pas *conscience* de souffrir, et c'était mieux que rien.

Un moment, elle ouvrit les yeux, et je crois que tout s'est joué là. Si je l'avais laissée à l'angoisse que je vis alors sur son visage, elle se serait rendormie au bout de quelques minutes, l'instillation continue des produits dans ses veines rendant ces réveils de moins en moins fréquents, jusqu'à ce qu'elle s'enfonce dans le coma. Au lieu de cela, je parlai doucement :

« Je suis là, Lucette, ne vous inquiétez pas. »

Elle tourna son visage encore effrayé vers moi, me vit, et fut immédiatement rassurée. Sans doute crut-elle que je n'avais pas quitté son chevet depuis le début de l'après-midi. Ma main reprit d'elle-même sa place naturelle en haut de son front et, dès qu'elle en sentit le poids, une ébauche de sourire éclaira son visage martyrisé.

Nous restâmes ainsi une bonne dizaine de minutes.

Il y avait du bonheur dans le calme qui s'installa en elle et, chose incroyable, sa respiration devint paisible et silencieuse. Elle ferma les yeux, non pas pour dormir mais pour rester là, pour exister, pour vivre encore. De temps en temps elle me regardait et nous nous sourions.

Soudain la porte s'ouvrit, non pas précautionneusement comme il était d'usage, mais brusquement. Trois personnes pénétrèrent dans la pièce et je reconnus, suivies d'assez loin par Nicolas, l'infirmière et Michèle. Celle-ci vint directement vers moi, me prit violemment par le bras et dit à voix haute, presque en criant :

« Maintenant ça suffit, vous allez laisser ma mère tranquille. Sortez immédiatement de cette chambre ! »

Terrifiée par l'agitation ou, plus sûrement encore, arrachée à l'unité paisible qu'elle était parvenue à *être* avec moi, Lucette se mit à hurler avec une force dont je ne l'aurais pas crue capable, *dont je n'aurais jamais cru qu'un être humain fût capable*. Je me précipitai vers elle pour la prendre dans mes bras, lui dire que ce n'était rien, que ce n'était pas grave, que j'allais tout arranger, mais Michèle m'arracha de son chevet avec une telle brusquerie que je me retrouvai au milieu de la pièce. Elle me cria :

« Voilà, vous êtes content ! Regardez dans quel état vous l'avez mise ! C'est sans doute ça que vous appelez l'apaiser ! »

Stupéfié par sa conduite, je restai une seconde sans réagir. L'infirmière en profita pour me pousser vers la porte, joignant son effort à celui de Michèle qui me tirait de toutes ses forces dans la même direction, la colère lui faisant enfoncer ses doigts et même ses ongles dans mon bras.

« Sortez tous, ordonna l'infirmière en continuant de me pousser. Allez vous battre ailleurs ! »

Dans le couloir, Michèle qui m'avait lâché tremblait sur elle-même et son visage était littéralement déformé. Plus encore que la violence de ce qui venait d'avoir lieu, c'est ce masque hideux qui me sidéra. Ses traits tordus laissaient apparaître pour ainsi dire l'en-deçà de tout ce qu'elle pouvait exprimer, un pur noyau de haine que toute parole et même toute humanité se constituent peut-être de vouloir faire oublier. J'étais sans voix. J'eus le temps de constater que Nicolas, dont les yeux ne quittaient pas sa femme, avait reconnu la même chose, et aussi de craindre qu'il se mette à vomir car sa bouche faisait une sorte de mouvement pour laisser sortir quelque chose d'immonde, et semblait affectée d'une curieuse indépendance, comme si elle était seule à vivre dans un visage par ailleurs complètement tétanisé.

L'ouverture brusque de la porte nous rendit tous à nous-mêmes. L'infirmière qui sortit de la chambre courut chercher sa collègue, non sans avoir crié « Que personne n'entre dans cette chambre ! » Celle qui aurait dû la remplacer depuis longtemps se trouvait dans leur local et arriva tout de suite. Elles s'engouffrèrent dans la chambre.

Il y eut du silence. Pendant longtemps.

Puis l'infirmière habituelle sortit seule. Elle vint droit sur moi et, alors que je m'attendais à des reproches et plus probablement encore à des insultes, me tint ce discours effarant :

« Monsieur, ce que vous faites est admirable. Moi, je n'aurais jamais le courage de faire la même chose. Vous êtes plein de compassion et on voit bien que vous n'avez pas peur. Je suis sûre que vous êtes d'un grand secours pour Madame R. Mais je vous le dis tout net : dans mon service, il n'y a pas de soins palliatifs et pas d'accompagnement pour les personnes

en fin de vie. Personnellement je le regrette, mais c'est comme ça, et vous n'y pouvez rien. Et je n'admettrai pas qu'on aille contre les règles du fonctionnement normal, ni qu'une personne étrangère s'installe ici durablement. Alors vous n'allez pas faire de scandale, vous allez rentrer bien tranquillement chez vous et attendre le décès de Madame R., qui ne saurait tarder. »

Ebahi par tant de mauvaise foi je ne fis pas attention à ce qu'elle avait dit en dernier. C'était pourtant la seule chose qui comptait.

Je tentai de me reprendre et de parlementer :

« Vous venez de dire que mon action était utile. Vous voyez bien que je ne dérange personne ! Laissez-moi retourner avec Lucette, sinon vous la livrez à l'épouvante. Vous avez dit vous-même qu'elle était tellement effrayée que les produits n'agissaient pas...

– Monsieur, ne nous rendez pas la tâche plus difficile !

– Vous n'avez donc aucune pitié ? Vous allez la laisser mourir sans aucune aide ? Mais on n'agirait pas comme ça avec un chien ! Laissez-moi retourner avec elle, vous n'aurez aucun souci d'aucune sorte, personne ne sera dérangé. Je vous en supplie, ayez un peu de pitié. Je vous en supplie... »

Elle n'eut pas le temps de répondre. Un hurlement inhumain, rauque et aigu en même temps, qui sembla un moment diminuer d'intensité et qui reprit encore plus fort avant de s'interrompre brutalement, envahit le couloir, traversant la lourde porte maintenue hermétiquement close par sa fermeture automatique – et dont, horrifié, je compris alors la véritable fonction.

À cet instant il y eut comme une explosion de *silence* qui assourdit tout le monde.

C'est ce qui reste dans mon corps et que j'entends toujours : non pas le cri lui-même, bien que chacune de ses modulations soit gravée dans ma mémoire, mais l'*explosion* de silence dont ce cri était l'origine. Comme les gens qu'un coup de canon a rendu partiellement sourds, il y a maintenant dans mes oreilles une sorte d'opacité *ponctuelle* : quand je me trouve dans un endroit silencieux, par exemple la nuit dans mon cabinet de travail, j'entends tout au fond du silence qui enveloppe les choses *le point de son origine* – comme l'ombilic de ce silence. Je sais que c'est le vide laissé par dernier cri de Lucette, hurlement déchirant d'un animal qu'on achève.

J'étais pétrifié et, je crois, tout le monde.

L'infirmière fut la première à se ressaisir. S'adressant toujours à moi, elle demanda :

« Vous appartenez à une association ?

– ???

– Eh bien oui, une de ces associations de gens qui veulent aider les autres, ces associations pour l'accompagnement des mourants. »

Cette femme ne pouvait concevoir qu'on agisse par soi-même, singulièrement, pour la seule raison qu'on aimait quelqu'un, voire par simple pitié ; on devait faire tout au nom de principes généraux et surtout collectifs, c'est-à-dire abstraits et anonymes, ainsi qu'elle l'avait prôné elle-même dans le discours stupéfiant qu'elle m'avait adressé après m'avoir expulsé de la chambre. Si tout le monde agissait selon des principes, moi j'étais dans mon rôle en voulant aider Lucette, et elle était dans le sien en se conduisant comme elle le faisait ; car d'un côté il y avait un idéal qu'elle ap-

prouvait en théorie, et de l'autre une situation réelle qu'elle prenait en compte et dont elle assurait rationnellement la gestion. Chacun fait ce qu'il doit faire à la place qu'il occupe et tout le monde est innocent !

Je ne relevai pas. De toute façon Michèle, que cette question qui m'était adressée avait rendue à elle-même, ne m'aurait pas laissé le temps de dire ou de faire quoi que ce soit, car elle déclara tout de go, sans que rien paraisse introduire à ces considérations :

« Je ne veux pas d'enterrement, elle sera incinérée ! »

Lucette souffrait derrière la porte, et sa fille parlait de l'incinérer !

« Vous pourriez attendre un peu, dis-je, elle n'est pas encore morte. »

Elle n'entendit pas, et poursuivit sur sa lancée :

« Et pas question d'emplacement au cimetière ou d'histoires de columbarium ! On dispersera ses cendres ! »

Je retrouvai dans ses paroles cette même haine qui avait déformé son visage quelques instants plus tôt. Mais j'étais à la fois plus et moins conscient qu'à ce moment : plus parce que je pus répondre à ce qu'elle disait et moins parce que, pour affreuse qu'elle fût, cette discussion réussissait à m'éloigner de Lucette, torturée à quelques mètres de moi. Dans mon aveuglement criminel à sa réalité présente, j'essayai d'objecter, pour défendre ce qui resterait d'elle plus tard :

« Lucette m'a souvent parlé de votre père. Elle disait toujours que les années qu'elle avait passées avec lui ont été les seules de toute sa vie où elle a été heureuse. C'est le seul homme qu'elle ait aimé. Il me semble souhaitable de les réunir dans la mort. Est-ce qu'elle ne pourrait pas être enterrée au côté de son mari ? Je suis certain que c'est ce qu'elle voudrait. »

La réponse fusa, immédiate et définitive :

« Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! Tout cela, ce sont des questions de famille et vous n'êtes qu'un étranger ! Elle sera incinérée, ses cendres seront dispersées, et personne ne me fera revenir sur ma décision ! »

Même l'infirmière fut horrifiée. Quant à Nicolas, il s'était encore éloigné, nous tournait presque le dos et regardait ses chaussures.

La porte de la chambre s'entrouvrit et l'autre infirmière en sortit. Tout le monde se tourna vers elle. S'adressant à sa collègue, elle dit, avant de rejoindre leur local :

« Elle ne dort toujours pas, c'est incroyable. Mais enfin elle ne crie plus. »

Saisissant peut-être en moi l'esquisse d'un mouvement dont je n'avais pas conscience, ou le craignant, l'infirmière habituelle se cala sur ses jambes et dit, comme si elle avait l'intention de me barrer physiquement le passage :

« Non, Monsieur, vous n'entrerez pas dans cette chambre, tenez-vous le pour dit. »

Elle avait décidé que Lucette serait privée de l'aide que je lui apportais, alors même qu'elle l'avait expressément reconnue... Mais la responsabilité des uns n'efface pas celle des autres, bien au contraire. Pour ma part en effet, je suis forcé de reconnaître que *j'ai obtempéré à cet instant, puisque aucune colère ne s'est déchaînée en moi*. Le souvenir de mon acquiescement à la *mise à mort concertée de Lucette* me poursuit, et je sais qu'il ne disparaîtra qu'avec moi.

« Que pouvais-tu faire ? me demande Anne-Claude.

– Renverser l’infirmière, la frapper et courir aider Lucette que j’avais abandonnée !

– Ils t’en auraient empêché. Ils étaient trois.

– Deux femmes et un homme sans énergie. Physiquement j’avais mes chances. Et puis dans la chambre, près de la porte, il y avait une chaise. Tenue par le dossier, c’est une arme menaçante ; j’aurais pu les repousser tous.

– Même en admettant que tu aies réussi, tu penses bien que Michèle, si elle était aussi haineuse que tu le dis, aurait aussitôt appelé à l’aide. Elle aurait téléphoné à la police, et tout ce que tu aurais gagné, c’est de passer la nuit au poste. Sans parler des plaintes pour voies de fait qui auraient été déposées contre toi !

– Oui, c’est le plus probable. Mais il fallait au moins essayer. Je ne l’ai pas fait. L’idée ne m’en est pas venue. C’est d’ailleurs ça le pire : que je n’y aie même pas pensé. Si j’y avais pensé sans oser le faire, je pourrais m’accuser de lâcheté, mais de n’y avoir pas pensé me retire jusqu’à cette échappatoire. C’est quand même moins grave d’être un lâche que d’acquiescer à la mise à mort de quelqu’un, non ? Car c’est bien de cela qu’il s’agit, même si je n’en avais pas conscience sur le moment.

– Et Lucette, tu y penses ? Elle était en train de mourir, et tu aurais voulu transformer sa chambre en décor de western ! Avec la peur qu’elle avait déjà ! Là on aurait pu dire que tu faisais du mal. »

C’est le seul argument qui me touche, et j’essaie de le garder présent à l’esprit pour pouvoir me supporter. En même temps, il me tourmente parce qu’il révèle l’étendue de ce que j’ai fait quand on l’applique à l’ensemble de mon intervention : sans moi, elle serait morte dans une angoisse de plus

en plus étouffée par les produits qui servaient à la tuer, alors qu'elle est morte dans l'épouvante, comme un animal que des garnements torturent et qui reste conscient alors qu'il devrait être mort depuis longtemps.

« Tu lui as quand même donné des moments de paix et même de bonheur, d'après ce que tu dis...

– Oui. Mais quand il s'agit de mourir, est-ce que ce n'est pas le tout dernier moment conscient qui reste seul ? Les autres, si on ne les a pas oubliés, ne sont que des souvenirs. Tandis que le dernier, c'est réel.

– D'après toi et si on généralise, il n'y aurait pas de différence entre les vies, alors !

– C'est dans l'esprit des autres qu'il y en a une, ou dans son propre esprit quand on est encore capable de réfléchir. Quand on est tout à l'extrémité de la vie, il n'est plus question de réfléchir mais seulement d'exister, et toutes les significations sont devenues abstraites. Reste à savoir comment l'existence pourra s'effectuer. Dans le cas de Lucette, l'alternative était claire : ou la peur, ou l'amour – rien d'autre.

– C'est pareil pour tout le monde, tu crois ?

– Ce n'est peut-être pas vrai si l'on a passé toute sa vie à apprivoiser sa mort. On peut alors concevoir qu'on y aille paisiblement, même si l'on est seul – voire qu'on *doive* y aller seul. Une sorte de sagesse, ou de morale. En tout cas, Lucette n'appartenait pas à cette catégorie ; il *ne fallait pas* qu'elle meure toute seule. Je le savais ; je l'ai toujours su depuis que je la connais. Ça se voit, chez les gens : il y a ceux qui pourront mourir seuls, et ceux qui ne pourront pas. Lucette, c'était évident qu'elle ne pouvait pas.

»

L'infirmière nous entraîna maintenant loin de la chambre, en partie par méfiance envers moi, en partie pour clore l'incident.

« Qu'est-ce que vous allez faire ? demandai-je.

– On va la laisser tranquille.

– Vous voulez dire toute seule, livrée à l'épouvante ? Ne faites pas semblant de ne pas comprendre, vous savez très bien que j'ai raison !

– C'est peut-être vrai en ce moment, et encore pour quelques heures, si vous voulez vraiment me le faire dire. Mais elle finira bien par s'endormir. D'ailleurs avant que vous n'arriviez, elle dormait et n'était consciente de rien.

– Consciente de rien ? Vous plaisantez ! c'est vous-même qui avez commencé par nous dire, à mon père et à moi, qu'elle avait si peur que les produits n'agissaient pas.

– Bon, c'est vrai qu'elle était terrifiée et probablement qu'elle l'est encore. Mais il y a eu des moments où elle était dans une sorte de coma. On pouvait faire du bruit dans la chambre, elle ne réagissait pas. Mais je vois que vous vous méfiez de moi et que vous ne me croyez pas. Ma collègue est là, on va lui demander si ce n'est pas vrai !

– Inutile, je vous crois. En tout cas vous paraissez confondre le coma avec l'inconscience totale, ce qui est plutôt étonnant vu votre profession et surtout le service dans lequel vous travaillez. »

Elle s'arrêta net :

« Qu'est-ce que vous me chantez là ? Le coma, c'est le coma !

– Vous venez de le dire : vous parlez de l’absence de réaction. Mais il y a tous les degrés possibles de conscience sous cette absence. Le fait qu’une personne ne réagisse pas au bruit ne signifie pas qu’elle ne l’a pas entendu. Toujours est-il que je constate deux choses, à vous écouter : premièrement, c’est une expérience que vous n’avez jamais faite par vous-même, et deuxièmement vous ne prêtez aucune attention aux personnes que vous soignez, parce que des cancéreux en phase terminale, comme il y en a tant ici, c’est forcément des gens qui passent par des moments de coma. Au lieu d’essayer de les faire taire en les assommant avec vos perfusions systématiques de somnifère, vous devriez un peu les écouter. Il est vrai que tout cela vous fait peur, vous me l’avez dit deux fois aujourd’hui ! D’ailleurs je vais vous dire ce que je pense de votre travail : dans tout ce que vous faites ici, *je dis bien dans tout*, il n’y a qu’un seul et unique principe *qui est que vous avez peur des mourants et qu’ils vous font horreur*. Vous êtes comme les gens qui écrasent les araignées et qui les piétinent jusqu’à ce qu’il n’en reste rien pour la seule raison qu’ils se sentent paniqués dès qu’ils en voient une. Sauf que vous, c’est des êtres humains. Voilà, c’est comme ça et pas autrement que vous travaillez ! »

Aux mots « systématiques » et « peur » elle avait sursauté. Sans le vouloir, au moins pour la première fois, j’avais touché juste. Mais à la fin, elle était livide. Aussi incroyable que cela me semble encore aujourd’hui, j’ai vu ses joues perdre leurs couleurs, devenir blanches ou plus exactement grisâtres, puis des cernes marron clair sont apparus sous ses yeux. En moins d’une minute c’était fait. Elle en eut conscience et fit un violent effort pour me faire face, pendant que des larmes lui venaient.

« Ne vous en prenez pas à moi ! Ce n’est pas ma faute s’il n’y a pas de soins palliatifs dans ce service. Je comprends votre douleur pour votre

belle-mère, mais ne vous vengez pas sur moi. Je fais ce que je peux. Si vous croyez que c'est facile ! Vous voyez ce couloir : combien y a-t-il de chambres, à votre avis ? Quarante-trois exactement ! Elles sont toutes occupées, il n'y en a pas une seule de libre ! Vous croyez qu'on peut s'intéresser aux malades, qu'on peut les écouter, comme vous dites ? Peur ou pas peur, qu'est-ce que cela changerait ? Il faut que tout aille vite ! »

Ce qu'elle avait dit était vrai, bien sûr, mais elle dissolvait comme d'habitude la nécessité d'une action singulière dans des contraintes générales irrécusables, qu'on déplore mais contre lesquelles on ne peut rien sur le moment. Cela dit, sa misère était réelle ; mais la misère n'excuse rien. Tout ce que ses larmes obtinrent de moi est que je ne m'acharnai pas.

Elle reprenait ses couleurs, d'avoir parlé. Puis brusquement elle se souvint d'une chose que j'avais dite :

« Et puis pourquoi est-ce qu'il faudrait que j'aie moi-même l'expérience du coma ? Personne ne l'a ! Le coma, c'est le cerveau arrêté. Il n'y pas de conscience ! Le coma, c'est le coma ! »

L'idée me vint de lui montrer la sottise scientifique de son expression de « cerveau arrêté », mais j'avais décidé de la laisser et il était inutile de lui prouver son ignorance. Une autre idée m'effleura, celle de dire que je savais d'expérience ce qu'il en était. Mais je la chassai aussi vite malgré l'utilité qu'un tel récit pût présenter pour le service de ses malades, à cause de ce qu'il eût impliqué de narration personnelle et surtout à cause du caractère buté de son argumentation, tellement en accord avec la mentalité qu'elle avait manifestée jusque-là.

Que Lucette soit passée par de longues heures de coma, c'était très probable, et j'admettais volontiers qu'à certains moments rien ni personne

ne l'ait fait réagir. Mais je savais aussi que cela ne modifiait pas la nécessité qu'on ne la laisse pas seule, qu'on lui parle, qu'on lui tienne la main et qu'on soutienne avec tendresse le dernier enveloppement d'amour que les mourants adressent à ceux qui ne les ont pas abandonnés. La fin de vie aussi est un travail de la pensée vers soi-même et vers l'acceptation, un travail auquel Lucette, qui l'avait engagé avec moi, venait d'être violemment arrachée et dont elle allait être privée. Elle le serait parce que cette infirmière, qui pouvait décider, voulait croire que le coma est toujours et seulement de l'inconscience. Or même le coma peut être un travail – un travail intense, que l'absence de toute réponse aux stimulations extérieures rend seulement impossible à reconnaître.

J'y repense maintenant. C'était à l'occasion d'une anesthésie chirurgicale, en salle de réveil. Je crois qu'on m'avait imprudemment administré une dose très forte. Mon retour paraissait difficile aux infirmières préposées à ma surveillance, et elles commençaient vraiment à s'affoler puisque leurs appels de plus en plus forts, leurs secousses de plus en plus violentes, et même leurs gifles répétées me laissaient indifférent. L'une s'est brusquement mise à crier : « Appelez le médecin ! Il faut faire quelque chose, il est en train de passer ! » Une autre a crié aussi, sans doute en direction d'une troisième partie quérir le médecin : « Vite, vite, il va être trop tard ! » Moi j'étais conscient sous mes yeux fermés, j'entendais très bien ; j'assistais à leur panique en comprenant parfaitement de quoi il était question. Dans cet état, je me suis très sereinement demandé si j'allais remonter ou au contraire me laisser couler, comme je le faisais déjà et comme j'en avais de plus en plus la tentation. Passant en revue, avec une lucidité que je ne désavoue pas aujourd'hui, les raisons qui allaient dans un sens et celles qui allaient dans l'autre, il s'est avéré à un moment de mon examen que

celles qui recommandaient d'en finir étaient de très loin les meilleures et les plus nombreuses. Donc il n'y avait pas de problème ; j'étais même ravi que tout se passe aussi bien et presque de manière agréable, loin de l'effroi et du désespoir que j'associe habituellement à l'idée de suicide. Alors je me suis laissé descendre doucement, de plus en plus profond, pendant que mon esprit allait à son gré d'un souvenir à l'autre... Un moment, j'ai pensé à mon père. Ce fut d'abord une représentation parmi d'autres, et soudain j'ai réalisé que je devenais comme lui puisqu'en mourant j'étais moi aussi en train d'abandonner mon enfant. Abandonner mon enfant ? M'identifier à mon père ? Ah non, alors ! Et là, très exactement comme au fond d'une piscine, j'ai donné un furieux coup de talon et j'ai émergé au milieu des cris de joie des infirmières, toutes contentes de me retrouver et d'échapper aux formalités qui les attendaient. La vérité acquise en ces instants appartient désormais au tissu de mon existence.

Pour Lucette, c'était pareil : il y avait des vérités dont elle avait encore besoin *pour mourir seulement après qu'elle ait eu fini de vivre*. Je ne pouvais pas les imaginer, bien sûr, puisque c'étaient les siennes, mais je savais qu'on ne devait pas la livrer sans secours à la peur qui détruit la pensée, et qui barre l'accès à ces vérités en noyant tout dans l'épouvante et la folie. J'avais vainement supplié l'infirmière, qui refusait de considérer les enjeux de ce qu'elle faisait ; si je discutais encore, elle s'en tiendrait au fait que « le coma, c'est le coma ». Quant à lui faire admettre que pour mourir *il fallait d'abord avoir fini de vivre*, et que cela exigeait ce temps et ce travail particuliers dont toute son activité consistait précisément à priver les malades, il suffisait d'y penser pour en apercevoir la vanité. Mon esprit se cognait contre lui-même à la recherche d'une solution. Je ne trouvais rien.

Or elle vit peut-être que j'en savais plus long qu'elle, car j'eus la surprise de l'entendre me dire à propos du coma :

« Enfin, peut-être que vous avez un peu raison. On ne sait jamais ; pourquoi pas ? Toutes ces choses, on ne les connaît pas, après tout, et si vous le dites, c'est peut-être vrai. »

Dans ce recours paradoxal à l'argument d'autorité qui dispense de réfléchir, je reconnus une forme de défaussement intellectuel que je trouve en général intolérable chez les étudiants (« ce doit être vrai, puisqu'on le dit ») mais que j'accueillis pour une fois avec soulagement. Et puis la manière dont elle avait répondu à mes reproches m'avait fait penser qu'elle avait été touchée et que, si son effroi personnel l'empêchait de beaucoup compatir aux souffrances des patients, une certaine culpabilité pouvait néanmoins modérer sa dureté. Je fondai tous mes espoirs sur cette éventualité. Cette légèreté aussi devait se révéler criminelle, et je dois dire à ma charge que je le compris rapidement.

« Ecoutez, dis-je, il ne faut pas que ma belle-mère reste seule, elle a trop peur. Il faut que quelqu'un reste avec elle. Elle a besoin de s'attacher à une présence ; et si vous refusez que ce soit la mienne, demandez à votre collègue de rester avec elle.

– Alors qu'elle est toute seule pour quarante-trois malades ? Je suis restée à cause de vous parce que c'est moi qui ai la responsabilité du service et qu'elle n'a pas autorité pour prendre des décisions, mais je vais partir et il faut qu'elle s'occupe de tout le monde, cette nuit. »

Elle ne proposa certes pas d'occuper elle-même le chevet de Lucette. Il y eut un moment d'hésitation. Puis elle dit :

« Moi je suis d'accord, puisque vous insistez tellement. Je vous laisserais bien faire comme vous l'entendez. Mais la fille de votre belle-mère refuse que vous restiez auprès d'elle. Vous comprenez qu'elle a le droit de décider qui peut ou ne peut pas rester au chevet de sa mère. Si elle veut rester, je n'y vois pas d'inconvénient. »

Cette proposition me mit au pied du mur : l'alternative était de laisser Lucette à l'abandon alors qu'elle avait tellement besoin sinon de moi du moins de ne pas être seule, ou de la livrer à Michèle dont les sentiments envers elle étaient sans ambiguïté.

« Moi ? rester auprès de ma mère ? Mais il est déjà très tard, dit Michèle à l'infirmière. Et je ne vois ce que je pourrais faire de plus.

– On ne vous demande pas de faire quelque chose, mais simplement de ne pas quitter votre mère tant qu'elle est si effrayée, c'est-à-dire tant qu'elle ne dort pas. Et puis ma collègue sera là, en cas de besoin. »

Nicolas restant avec elle, je me dis que Michèle n'aurait pas la possibilité d'être positivement malveillante, et que si elle haïssait sa mère, l'inverse n'était certainement pas vrai. C'était quand même sa fille et, de ce point de vue que j'essayai d'adopter, un visage familier me parut préférable au vide et à l'angoisse qui devaient déjà s'être abattus sur elle. La moins mauvaise des solutions me sembla donc qu'elle soit accompagnée de cette façon. Du regard, j'encourageai l'infirmière à persévérer dans la proposition qu'elle avait faite.

Michèle n'eut pas le front de refuser, bien qu'une grimace de dégoût et d'amertume informât tout le monde de l'état d'esprit dans lequel elle acceptait cette mission. C'était si flagrant que l'infirmière le vit et, envisa-

geant comme moi l'éventualité d'une malveillance, se crut obligée de la mettre en garde.

« Nous sommes bien d'accord, Madame : pas de reproches ni de récriminations ; pas de disputes avec votre mère. Elle n'est vraiment pas en état de supporter cela.

– Ne craignez rien, répondit Michèle. Ma mère a chassé sa propre fille et voulu la compagnie d'un parfait étranger. Que voulez-vous, c'est son affaire, et tout le monde peut la juger pour ce qu'elle est. Moi, je ne serai pas comme elle. Si vous voulez à tout prix que je reste dans sa chambre, eh bien tant pis, je resterai. Comme ça au moins, vous verrez que je vauds mieux qu'elle ! »

C'était le ton de mon père, et je me souvins à cet instant que Michèle avait été élevée sinon par lui du moins chez lui.

L'infirmière était embarrassée, et le regard qu'elle m'adressa me fit partager sa crainte. Si elle avait été un tant soit peu courageuse à cet instant, elle aurait imposé ma présence auprès de Lucette ainsi qu'elle en avait la possibilité, mais elle resta bloquée sur l'idée que la fille d'une patiente, quelles que soient ses dispositions envers sa mère, était seule à pouvoir décider.

Il y eut un instant de flottement. Bien qu'ayant choisi de laisser partir Michèle vers la chambre de Lucette, elle hésitait encore à le faire. Elle me pria silencieusement de limiter les risques qu'elle apercevait, si je pouvais. J'essayai donc, bien conscient au fond de moi de l'inutilité d'une telle démarche.

« Michèle, ce que vous faites est bien. Lucette vous en sera reconnaissante, c'est certain. Veillez bien à ne pas la déranger et, si elle se tourne

vers vous, à ne pas la contrarier, à ne rien lui reprocher. Essayez d'être douce avec elle. Je sais, ajoutai-je en la voyant se cabrer devant des conseils dont j'essayais de dissimuler le motif, que tout le monde peut en vouloir à ses parents, pour toutes sortes de raisons. Mais en ce moment, il faut que cela perde toute importance.

– Est-ce que vous insinuez que je n'aime pas ma mère ? Vous laissez entendre devant tout le monde que je suis une mauvaise fille, c'est bien ce que vous dites ? »

Elle avait presque crié sa réponse.

« Absolument pas. Je dis que les sentiments humains ne sont jamais faits d'une seule pièce, et qu'en nous il peut y avoir, bien malgré nous, des réactions qui font éventuellement du mal à ceux que nous aimons. Il faut en avoir conscience et parfois s'en méfier, c'est tout ce que je dis.

– Non mais écoutez-le, dit-elle en s'adressant à la cantonade, bien au-delà des personnes présentes. Voilà monsieur le professeur de philosophie qui fait son cours ! Gardez votre baratin pour d'autres, s'il vous plaît ! Moi je suis une femme de bon sens et vos grands mots ne m'impressionnent pas ! »

Navrée, l'infirmière reconnut que j'avais fait mon possible. Elle essaya de sourire à Michèle qui tremblait encore de colère pour l'humaniser un peu, la calmer avant qu'elle n'entre dans la chambre de Lucette. Mais son sourire ne fut pas plus efficace que ma parole.

Comme nous ne disions plus rien, Michèle apostropha son mari, toujours installé à distance.

« Eh bien ne reste pas planté là ! Allons-y, puisque tout le monde veut qu'on y aille. »

Elle le saisit violemment par la manche de sa veste et le poussa vers le fond du couloir. Il ne résista pas.

Je dis à l’infirmière, avec qui je me retrouvai seul :

« Je pense que cela va mal se passer. Ecoutez, je vais attendre pendant une heure dans le hall. Si ces gens s’en vont, ou si je puis aider ma belle-mère d’une manière ou d’une autre, venez me chercher tout de suite.

– Je vais partir, maintenant...

– Transmettez la consigne à votre collègue. Je rentrerai chez mon père dans une heure exactement si elle ne m’a pas appelé. À partir de là, elle pourra me téléphoner à n’importe quel moment de la nuit, je dis bien : n’importe quand.

– C’est d’accord. »

Nous nous quittâmes sur ce mot. J’attendis dans le hall et constatai que Michèle et son mari avaient au moins en partie tenu leur promesse : ils ne partaient pas au bout d’un quart d’heure, comme je l’aurais cru, ni même au bout d’une heure. Je ne vis pas l’infirmière-chef quitter son service. Au contraire de ce qu’elle m’avait annoncé, il est sûr qu’elle resta encore au moins une heure. À la maison je guettaï une partie de la nuit la sonnerie du téléphone, qui ne vint pas.

Je ne m'étais endormi que sur le petit matin et il était six heures quarante-cinq quand je me réveillai. Le temps de faire ma toilette et de m'habiller, il était sept heures quand j'arrivai dans la cuisine pour prendre un bol de café avant de me rendre à la clinique.

Mon père, d'ordinaire moins matinal, était déjà levé. En pyjama, les cheveux ébouriffés, il arrivait du salon :

« Jean-Pierre, je suis tout seul maintenant. Lucette est morte. Sa fille vient de m'appeler. Ils lui ont téléphoné dans la nuit. Elle est morte à cinq heures et demie. »

Ces paroles ne m'atteignirent pas. J'avais entendu, mais je n'arrivais pas à croire ce qu'il avait dit. Si le pléonasme de « paroles verbales » peut avoir un sens, c'est à ce moment que je l'éprouvai : alors que les mots organisent le monde, ceux-ci l'avaient seulement survolé, et mon corps se disposait toujours à descendre au garage, à prendre ma voiture, à rejoindre Lucette et à l'aider encore pendant plusieurs jours. J'avais compris qu'elle était morte, c'est-à-dire qu'elle était vivante et que, comme les jours précédents, j'avais à me préparer à l'idée que bientôt elle mourrait.

« Assieds-toi et déjeune, maintenant. Ça ne sert plus à rien de se presser. »

Je n'arrivais pas à manger, pris que j'étais entre mon corps impatient d'accomplir le programme de la journée, et mon esprit qui me présentait toujours la même idée abstraite et impossible à croire. Mon père s'en tirait mieux. La préparation de son café et des tartines occupait toute son atten-

tion. Il me fit remarquer que Lucette avait élaboré les confitures qu'il utilisait, avec des fraises qu'elle avait plantées elle-même.

« De toute façon, on s'y attendait. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre.

– Je suis bien d'accord avec toi, répondis-je : elle avait *encore* quelques jours à vivre... »

Je ne sais s'il comprit ma remarque. Comme la moindre tâche accaparerait la totalité de son attention, il pensa vite à autre chose, et termina son repas du matin en me commentant à sa manière, c'est-à-dire en vitupérant les « marginaux » et la « décadence », les nouvelles données par la radio qu'il avait allumée.

À la clinique, rien n'avait changé depuis la veille, sauf que le couloir désert laissait apercevoir de très loin Michèle et Nicolas qui attendaient devant la chambre 65.

« Elle est morte dans son sommeil, elle n'a pas souffert, dit Michèle à qui personne ne demandait rien à cet instant.

– Dans son sommeil ? interrogeai-je.

– Eh bien oui. Je vous assure que ça n'a pas été facile. Elle n'arrêtait pas de se débattre et de crier. On ne pouvait rien en faire. Peu après que vous êtes parti, il a fallu que j'appelle l'infirmière pour qu'elle renforce la dose de somnifère de sa perfusion. »

Je pensai aussitôt à ce qui avait été dit d'emblée, à propos des calmants et des somnifères.

« L'infirmière a fait ça ? L'infirmière-chef qui était avec nous hier soir ?

– Evidemment qu'elle l'a fait, puisque ma mère ne voulait pas rester tranquille ! Et puis attendez, ce n'est pas tout. Ah, on peut dire que vous nous avez fait un beau cadeau en nous forçant à rester auprès d'une femme à moitié folle. Elle a encore lutté, figurez-vous. Au début, on a cru que tout irait bien : avec le nouveau dosage, elle s'est abattue tout de suite sur son oreiller. On s'est dit qu'elle dormait et qu'on allait être tranquilles. On est restés quand même, je vous le fais remarquer. Vous voyez que je ne suis pas une mauvaise fille : j'ai veillé ma mère, même pendant son sommeil. Mais ça n'a pas duré. En dormant, elle se débattait encore, elle grognait,

elle faisait des mouvements. Puis à force d'agitation, elle a réussi se réveiller tout à fait. Alors là, vous pensez bien, j'ai encore appelé l'infirmière pour qu'elle fasse quelque chose. Elle est venue pour la deuxième fois et elle a ouvert au maximum le robinet du somnifère dans la perfusion. Elle a aussi mis la morphine au maximum, pour qu'elle ne souffre pas. Il fallait tout de même qu'elle dorme, non ?

– Elle a *encore* augmenté le somnifère, après ce qu'elle avait fait juste avant ? Et en plus elle a rajouté de la morphine ?

– Vous connaissez un autre moyen d'endormir les gens, vous ? Je vous l'ai dit : ma mère ne voulait pas rester tranquille. Mais cette fois a été la bonne. Là on peut dire qu'elle a dormi, elle était calmée. Eh bien, vous n'allez pas me croire, mais on est encore restés. On aurait pu partir tout de suite, puisqu'elle dormait. Mais non, on est restés. Pas vrai, Nicolas ? Et vous qui disiez que j'étais une mauvaise fille ! Enfin, ce n'est plus le moment de se bagarrer... Donc on est restés presque encore une heure. À la fin, elle dormait tellement qu'on s'est dit qu'on pouvait rentrer. »

Je dus partir pour ne pas sauter à la gorge de ce monstre.

J'étouffais littéralement d'indignation – et aussi d'une culpabilité qui ne m'a toujours pas quitté, puisque j'étais là, présent à quelques mètres, attendant qu'on m'appelle, pendant la mise à mort de Lucette dont Michèle venait de me raconter fièrement les détails.

Je pensai appeler la police pour qu'on l'arrête, porter plainte, traîner l'infirmière et la direction de la clinique en justice. À la pitié et à l'indignation se mêlait en moi un intense désir de vengeance. Puis j'en reconnus la vanité : quoi de plus naturel que la mort d'une mourante ? Quant au crime d'empoisonnement qui me paraissait patent et donc à la qualifica-

tion d'assassinat qui semblait s'imposer, ils feraient rire tout le monde : l'infirmière avait agi de la manière la plus habituelle, puisqu'elle n'était guère sortie de la marge d'initiative que lui laissaient les instructions de l'anesthésiste. Interrogé, celui-ci témoignerait la main sur le cœur que le seul souci de tout le monde avait été, en parfait accord avec la famille, que Lucette « ne souffre pas » – fût-ce au prix de lui faire perdre quelques journées d'une existence de toute façon vouée aux pires tourments. Donc, même si ce qui avait été fait était reconnu dans sa réalité, le crime ne le serait pas. Du point de vue extérieur et superficiel que l'imminence presque incontestable de la mort de Lucette ferait adopter, tout serait dans l'ordre des choses ; au mieux obtiendrait-on quelque réprimande pour l'action trop zélée de l'infirmière-chef...

Il n'y avait plus rien à faire. Lucette était morte.

Mes réflexions m'avaient un peu calmé, et je voulais la voir. Quand je revins dans le couloir, ce fut pour constater que tout le monde était entré dans la chambre. Je poussai le battant dont l'épaisseur et le poids paraissaient maintenant dans toute leur vérité, et je la vis, les mains croisées par dessus le drap et habillée d'un méchant pull-over jaune, troué et déchiré en plusieurs endroits, et dont la provenance devait demeurer mystérieuse. Son ventre était toujours énorme, mais ce qui frappait d'emblée, c'était le bandage qui entourait son visage, manifestement destiné à contraindre une bouche qui sans cela fût restée ouverte, reste accablé de l'épouvante où on l'avait précipitée. Ses lèvres étaient bleu pâle. La dépression respiratoire due à l'excès de morphine était évidente : Lucette était morte de suffocation. Qu'on l'ait trouvée la bouche grande ouverte témoignait de cette horreur.

Révéle plus que masqué par l'affreuse contention, je regardais le gouffre d'où le hurlement atroce avait jailli : je voyais le néant dont, aussitôt après, tout le monde avait entendu l'explosion dans le couloir, et qui résonnait – qui résonne – encore dans mes oreilles. On connaît ce tableau effrayant d'Edvard Munch intitulé *Le cri* ; la contention qui emprisonnait le visage délicat de Lucette et qui le figeait dans sa propre épouvante en était l'envers...

Les trois chaises étaient toujours là, occupées par Michèle et mon père qui se turent quand je m'avançai dans la pièce et par Nicolas, tête baissée, qui ne disait rien comme à son habitude. Je restai debout à regarder Lucette.

On lui avait rasé le visage, témoignant qu'en cette clinique il fallait avoir trépassé pour que le moindre des égards soit accordé. Le tuyau marron ainsi que la potence du goutte à goutte avaient disparu. À cause du bandeau dont le serrage était extrême, les joues étaient ramassées vers l'avant et donnaient au visage une allure poupine que démentait la blancheur cireuse de la peau et plus particulièrement des paupières baissées. Mais on était surtout attiré par les mains, qui avaient été gantées de caoutchouc blanc avant que les doigts fussent entremêlés. C'était tellement incongru qu'on ne pouvait détacher les yeux de cet accoutrement, jusqu'à ce qu'on aperçoive, médusé, les ongles qui en dépassaient. Et l'on comprenait alors que ce caoutchouc rapporté était la peau de Lucette – non plus la peau de ses mains, mais ce qu'était devenue sa peau, et à l'intérieur de quoi les mains devaient se trouver...

Malgré ses yeux fermés, elle ne donnait pas l'impression de dormir. Seulement d'être morte.

Je fus arraché à ma contemplation par une discussion qui semblait avoir repris depuis un moment entre Michèle et mon père : celui-ci parlait sans cesse des « gens normaux », à quoi Michèle répétait invariablement « Non, pas question ! » Je compris qu'il s'agissait des obsèques. La face de Michèle présentait cette grimace de haine et de dégoût que j'avais vue la veille à plusieurs reprises ; c'était le masque hideux contre lequel mon action avait précipité Lucette, avec le résultat qui était devant nous. Ce rapprochement m'était insupportable, physiquement insupportable. Je dus sortir de l'espace qui le réalisait pour continuer à respirer.

Prostré, j'étais à nouveau installé dans le hall, sur ce même banc où j'avais candidement patienté la veille alors qu'on mettait Lucette à mort. Au bout d'un temps indéterminé, je vis arriver tout le monde ; ils avaient

attendu le médecin qui devait signer le certificat de décès et qui n'était finalement pas venu – une simple formalité qui pouvait se faire en l'absence de la famille, leur avait-on indiqué. Michèle traversa le hall d'un pas rapide, son regard mauvais fixé droit devant elle, suivie de son mari qui m'adressa un pauvre sourire et qui dut courir pour la rattraper. Mon père s'assit à côté de moi.

« Tu te rends compte ? Michèle refuse que sa mère soit enterrée ! Le caveau où se trouve son mari est prêt, il n'y a qu'à la déposer dedans. Eh bien elle ne veut pas en entendre parler. Il y a aussi la tombe de sa mère. Tu sais comme Lucette y était attachée, elle en parlait tout le temps. C'est pareil, Michèle ne veut rien entendre de ce côté là non plus. Elle veut que sa mère soit crématisée... Tu sais qu'on dit crématisée et non pas incinérée, j'espère que tu le sais. Je le lui ai fait remarquer : elle avait commis la faute. Moi je n'ai pas fait d'études, mais je peux en remonter à tous les professeurs de français, ça je te le garantis ! »

Une jouissance narcissique occupa son esprit plusieurs secondes. Puis il revint à son sujet :

« Et tu ne connais pas la meilleure : elle refusait qu'il y ait une messe d'enterrement ! Mais dans quel pays vit-elle ? Chez les sauvages ? Tu imagines ce que les gens penseraient de moi s'il n'y avait pas de messe d'enterrement ? Les gens du quartier, mes anciens clients qui verront le faire-part sur le journal, tous les gens qui me connaissent... Alors là, je peux te dire qu'elle avait passé les bornes. Tu sais que j'ai tout laissé faire, quand il s'agissait de Lucette : c'est Michèle qui décidait, qui parlait aux médecins, et je faisais ce qu'elle disait. Mais là, non ! Je me suis mis en colère. J'ai exigé qu'il y ait une messe. J'ai dit que je paierais tout, absolument tout : la messe, les pompes funèbres, tous les frais... Finalement,

j'ai eu gain de cause, elle a fini par accepter. Il y aura une messe à la paroisse du quartier. Nicolas va s'occuper de tout. Alors, ajouta-t-il après un temps et avec un sourire satisfait, qu'est-ce que tu en penses ? Tu vois comme ton père a su manœuvrer ?

– Tu as bien fait, papa. Tu as très bien fait. Oui, il faut qu'une messe soit dite pour Lucette. Des paroles et des cérémonies où ce soit elle qui compte, vraiment elle. Il ne fallait pas laisser Michèle la jeter comme un déchet. Je te suis reconnaissant de l'avoir fait. »

C'était vrai. Je ne suis pas reconnaissant à mon père de beaucoup de choses, mais pour cela, je le suis. Peu importe l'esprit dans lequel il l'a fait : il l'a fait.

J'ai passé l'après-midi du lundi à tenter de réaliser que Lucette était morte. Une partie de moi y croyait, une autre n'y croyait pas. De sorte que je me surprénais parfois à l'avoir oublié pendant plusieurs minutes, ou au contraire à le retrouver dans une activité dont j'aurais pu penser qu'elle m'absorbait totalement. Dans la principale librairie de la ville, il me fallut poser n'importe où la pile de livres que j'allais acheter parce qu'un flot de larmes surgit de mes yeux, sans aucun signe annonciateur.

Le repas avec mon père fut habituel, c'est-à-dire consacré par lui-même à ses propres louanges. Il y revenait toujours quand j'essayais de faire porter la conversation sur Lucette, dont j'avais besoin d'entendre parler.

La soirée aussi, la première d'un monde sans Lucette, fut habituelle. Je montai dans ma chambre où j'essayai de lire, et il s'installa devant la télévision. Il regarde le plus souvent des variétés ou alors, quand il n'y en a sur aucune chaîne, des documentaires animaliers : les émissions de politique et d'actualité, dont les producteurs sont tous juifs, ne disent que des mensonges dans le but d'aveugler les Français sur la décadence qui règne partout ! Quant aux films, ils l'exaspèrent depuis toujours. Et de fait ils suscitent l'identification du spectateur, laissant par là reconnaître que le moi humain n'est pas cette forteresse empliée d'elle-même qu'il a toujours voulu être. Lucette aimait les histoires, au contraire, et avait toujours souffert de devoir changer de chaîne dès qu'un film était annoncé. Elle avait cru trouver un espace de liberté en achetant un second poste, qu'elle avait fait installer dans le salon quand mon père regardait ses variétés ou ses do-

cumentaires dans la salle à manger. La naïveté de sa démarche lui apparut dès le premier jour, et le second poste ne servit plus jamais : elle dut quitter son film peu après son début car mon père, arguant de ses mauvais yeux, exigea qu'elle reste près de lui au cas où il aurait besoin d'utiliser la télécommande. Elle voyait bien que les boutons en étaient trop petits !

J'eus le plus grand mal à m'endormir. Les choses du monde, par exemple la commode ou la table de ma chambre qu'elle avait disposées, existaient encore, inchangées ; sauf que désormais et pour toujours c'était en l'absence de Lucette, dont elles n'étaient plus contemporaines. Dans ma pensée il y avait un espace noir et vide. Les mots des lectures diverses que j'essayais d'entreprendre tournaient autour ; ils se mêlaient aux souvenirs de la journée et surtout à ceux de la veille. J'essayais de dormir et en même temps je redoutais de perdre conscience ; cet espace était toujours sur le point de me happer.

Je me réveillai après huit heures et demie et il n'était pas loin de neuf heures quand j'arrivai dans la cuisine pour déjeuner. Mon père était déjà habillé et, l'air affairé, finissait ses tartines – la confiture de Lucette.

« Ah, Jean-Pierre, je vais avoir une rude journée. J'ai plein de coups de téléphone à donner, et je vais en avoir pour la matinée. Je te laisse, tu es assez grand pour te débrouiller. Moi, il faut que je m'installe au bureau pour faire la liste, et ensuite pour appeler tous ces gens. Il y en a sûrement que je ne pourrai pas joindre chez eux. Ceux-là, je les rappellerai ce soir.

– Des gens auxquels tu veux apprendre la mort de Lucette ?

– Bien sûr. Ils trouveront le faire-part dans le journal. Mais ils ne comprendraient pas que je ne les appelle pas personnellement. Je suis comme ça, moi, j'aime le contact direct. Dans mon métier, c'est ce que je préférerais. J'étais toujours en vadrouille pendant que Lucette assurait la permanence. »

Je savais que Lucette, en effet, avait assuré cette permanence c'est-à-dire en réalité fait tout le travail, même quand ses « vadrouilles » avaient consisté à prendre plusieurs semaines de vacances avec d'anciennes secrétaires ou des femmes qu'il rencontrait elle ne savait où. Elle me l'avait dit un jour que nous étions tous les deux, sans pouvoir retenir les larmes que ces humiliations pourtant anciennes lui arrachaient encore.

« D'ailleurs, poursuivit-il, je voudrais que tu sois avec moi quand je téléphonerai ; je mettrai le haut-parleur pour que tu entendes comment les gens répondent à ton père. Car il faut que tu apprécies la considération que

les gens ont pour moi, des gens très importants, de toutes les branches, des gens qui ont l'habitude de juger leurs semblables et qui ne donnent pas leur estime à n'importe qui ! Et puis il faudra que je fasse le tour des commerçants du quartier ; il faut les mettre au courant. Pour ça aussi, tu viendras avec moi.

– J'aimerais autant pas, répondis-je. J'ai des courses à faire en ville, et je ne suis pas ici pour longtemps. »

En fait de courses, je pensais vaguement retourner à la librairie et peut-être aussi au magasin de disques qui n'en est pas loin ; l'essentiel était d'échapper à la multitude de représentations qu'il s'apprêtait à donner de lui-même.

Je terminais la vaisselle de mon déjeuner quand il remonta du rez-de-chaussée avec un journal.

« L'Indépendant est arrivé. L'annonce de la mort de Lucette y est déjà. Tiens, regarde. »

La rubrique des avis de décès mentionnait celui de Lucette, dont j'appris ainsi le nom de jeune fille. On indiquait que sa mort était « survenue » dans sa soixante-seizième année, que son corps serait « crématisé » et que cela se ferait « selon sa volonté ».

« Tu m'avais dit que Nicolas s'occupait de tout. Il est évident que cet avis a été rédigé par Michèle.

– Oui. J'ai oublié de te le dire hier, mais elle l'a rédigé dès qu'elle a appris la mort de sa mère. Peut-être même avant, je ne sais pas. Sauf pour le mot « crématisé », que je lui ai fait mettre. Elle avait tout écrit sur un papier qu'elle m'a montré quand nous étions dans la chambre. Pour elle

c'était définitif, elle me le montrait juste pour information, et il n'était pas question de discuter. »

Songeant à ce que j'aurais probablement dit au vu d'une telle rédaction et à son exhibition dans la chambre même de Lucette, j'estimai préférable que je n'aie pas été là quand elle en avait fait état. C'était *avant* qu'il aurait fallu se mettre en colère.

Mon père passa donc une grande partie de la matinée à téléphoner. Il n'avait pu obtenir que j'assiste à ces conversations, sans que je puisse dire encore aujourd'hui si mon refus était seulement motivé par l'ennui qu'elles promettaient. Une part de charité entrait sûrement en compte, si j'en juge par l'une d'elles que j'avais surprise en passant devant son bureau ouvert et qui correspondait très exactement à ce que j'avais imaginé : il se lamentait dans l'appareil avant, s'appuyant sur une quelconque remarque de son interlocuteur, de repartir avec énergie dans ses habituelles considérations sur la « décadence » et de s'emporter à propos des « vendus » qui nous gouvernent, oublieux de la raison pour laquelle il avait primitivement appelé.

À midi, je lui fis part de mon intention d'aller me recueillir un moment auprès du corps de Lucette, qui devait avoir été descendu au funéraire de la clinique.

« Bon sang, tu as raison. J'allais oublier quelque chose de très important ! J'ai téléphoné tout à l'heure à l'un de mes amis, le Docteur T. – car tu sais que j'ai des amis dans tous les milieux : moi qui n'ai pas fait d'études, je parle d'égal à égal avec des médecins, des notaires, des professeurs de droit. Et je peux te dire qu'ils écoutent mes avis ! Eh bien, le Docteur T. m'a dit qu'il fallait que je dépose une rose sur le corps de Lu-

cette. Si on y va ensemble, on devra donc en déposer deux. Il a dit que c'était l'usage. Et moi je ne le savais pas ! Tu vois dans quel état je suis, à cause de la tristesse qui m'accable : j'allais oublier de me conformer à l'usage. C'est grave, ça ; c'est vraiment grave... Donc voilà ce qu'on va faire : on achètera deux roses tout à l'heure, sans regarder à la dépense, puis on ira les mettre sur le corps de Lucette. Tu as bien fait d'en parler, parce que sinon j'aurais commis un impair. Les gens qui ne se conforment pas à l'usage, dans la vie, il n'y a rien de pire ! Ces gens-là, je n'en ferai jamais partie, tu peux me faire confiance. On partira avant deux heures, pour être chez le fleuriste dès l'ouverture. »

Nous achetâmes les roses à un commerçant auquel mon père ne put s'empêcher d'expliquer à quel usage précis elles étaient destinées, et qui sut prendre une mine de circonstances sans toutefois lui permettre de donner trop de détails. Puis nous prîmes le chemin de la clinique par les rues en pente qui m'étaient désormais familières.

Il est impossible à un visiteur non guidé de trouver le funérarium. C'est une porte que rien ne signale, au sous-sol qui est aussi l'étage des installations radio et du service de pneumologie. Elle ouvre sur un salon d'attente, dont la partie droite donne elle-même sur deux pièces très petites qui sont des salles d'exposition. Il y a encore une sorte de cabinet où l'on peut se laver les mains. Un bristol épinglé sur la plus éloignée des portes donnait à lire le nom de Lucette. L'employée qui nous avait montré le chemin nous laissa.

D'ordinaire si sûr de lui, mon père était désesparé devant cette porte et je ne suis pas certain qu'il l'aurait franchie ou même ouverte si je n'avais pas été là. Je poussai le battant qui cogna contre une chaise installée derrière et nous entrâmes dans la pièce minuscule. Le lit, assez semblable à celui de Lucette dans sa chambre, en occupait la plus grande partie.

C'est là qu'elle reposait.

On avait enlevé les bandes qui, la veille, serraient affreusement sa tête, mais la marque en était encore visible sous la gorge et le long des oreilles. Elle ne présentait plus cet aspect de poupée aux joues rebondies que la contention lui avait imposé, bien que son visage continuât à donner le sentiment d'une certaine étrangeté dans sa fixité mortuaire. C'est qu'il était comme légèrement déplacé vers la droite : alors que les chairs avaient repris leur place, on l'avait serré si fort pour maintenir la bouche fermée qu'il avait en quelque sorte été ramassé dans le sens de l'enroulement des bandes. Les lèvres d'une pâleur violacée étaient marquées en haut à droite

d'une tache rouge assez mystérieuse qui faisait penser à du sang, bien qu'après plus de vingt-quatre heures on aurait plutôt imaginé du sang noir ou marron foncé. Elle portait le même pull-over jaune, tout usé, troué et déchiré par endroits. Ses mains, croisées au-dessus de son ventre énorme, étaient encore habillées des extraordinaires gants de caoutchouc, à ceci près que cette matière *manquait* par endroits, puisqu'elle laissait apercevoir ce qu'elle avait jusque là réussi à remplacer. C'était étonnant : la peau avait reconquis une partie d'elle-même contre ce qu'on avait fait d'elle, comme si sa douceur et son humanité refusaient de toute leur force que la contrainte et la violence aient le dernier mot.

Ma main avait gardé la forme de son front, qui était maintenant dur et froid comme du marbre.

Ce n'était pas la personne de Lucette, c'était son corps ; mais le corps est la personne. Mes yeux ont vu cette vérité contradictoire, mes mains l'ont touchée, et c'est encore Lucette que je retrouvais dans la matérialité extrême de son absence.

À part deux chaises presque coincées entre la porte d'entrée et le lit, la pièce comprenait un appareil de climatisation relié à l'extérieur, qui dispensait continûment un air sec et froid. Il y avait aussi une petite table sur laquelle on avait disposé un crucifix, une corbeille de velours violet pour les cartes des visiteurs, et le gobelet de plastique avec du buis dont j'avais remarqué la présence dans la chambre. Quelqu'un avait pensé à le descendre.

En restant aussi loin que le permettait l'étroitesse des lieux, mon père fit le geste de bénir le corps avec la petite branche de buis, comme il l'avait vu faire lors d'obsèques auxquelles il avait assisté. Puis il se souvint

des roses que j'avais à la main et fit l'effort de les disposer sur le lit, parallèles, un peu en dessous des genoux de Lucette.

Je restai debout, à considérer cette vie presque entière de souffrances et d'amertume ; les maigres joies qu'elle avait connues comme en contrebande de la destinée qu'on lui imposait ne l'avaient plus concernée que de loin, car l'essentiel s'était arrêté à l'accident qui tua son mari. Le moment de sa mort aurait pu, paradoxalement, s'ajouter au compte des « dix années » dont le souvenir la faisait trembler d'émotion : pendant quelques minutes elle a connu à nouveau le bonheur enfantin d'exister, de ne rien attendre et de ne rien redouter – avant d'être précipitée dans l'épouvante. À cause de l'attitude haineuse de sa fille, à cause de la bêtise de l'infirmière, mais surtout à cause de ma faiblesse et de mon inconscience, à moi qui ne suis pas intervenu alors que j'étais tranquillement assis à quelques mètres de son supplice, elle est morte sans avoir eu fini de vivre, et de la plus affreuse manière.

Maintenant qu'elle reposait dans cette pièce réfrigérée, son visage était calme et incontestablement détendu ; mais il est impossible de dire qu'il donnait l'impression de paix. Peut-être l'aurait-il donnée si elle avait pu accomplir jusqu'au bout les retrouvailles qu'elle avait engagées avec sa propre existence.

Le lendemain matin, mon père devait être prêt plus tôt que de coutume parce que c'était la matinée de Maria, la femme de ménage portugaise qui venait deux fois par semaine. En plus des tâches qu'elle menait à bien depuis plusieurs années, elle s'acquittait de celles que Lucette n'assumait plus depuis que sa maladie était entrée en phase aiguë.

Il m'a raconté plusieurs fois comment il l'avait recrutée. Il avait fait paraître une annonce dans le journal et, le chômage étant endémique dans cette région autant que dans les autres, avait reçu plus d'une trentaine de coups de téléphone en une seule journée. Mais le premier avait retenu son attention parce qu'il avait été donné pour ainsi dire à l'instant même de la parution c'est-à-dire exactement à sept heures du matin, quand les livreurs apportent les paquets de journaux dans les kiosques, longtemps avant la distribution aux abonnés. C'était Maria. Bien sûr la rapidité de l'appel n'était pas un critère de sélection raisonnable et il convoqua pour une demi-journée d'essai une quinzaine de postulantes afin que Lucette détermine laquelle lui paraissait la plus sérieuse et la plus travailleuse.

Son choix fut arrêté quand Maria se présenta, après qu'une dizaine de candidates aient été plus ou moins rapidement remerciées, parfois sans dédommagement. Il faut dire que mon père participait à la décision et que ses critères n'étaient pas limités à la qualité et à la rapidité du travail accompli. Il y avait celles qui habitaient loin et qui seraient donc souvent en retard ; celles qui avaient des enfants et qui seraient donc souvent absentes ; et puis surtout il y avait celles, apparemment nombreuses, qui se présentaient au volant d'une grosse voiture : des voitures « de bourgeois » alors

qu'elles venaient pour faire le ménage ! Cette contradiction le mettait hors de lui et quiconque paraissait dans cet équipage n'avait pas besoin de franchir le seuil de la maison ni même de mettre pied à terre pour être fixé.

Maria habitait à proximité, n'élevait aucun enfant, était venue à pied. Les critères de mon père trouvaient en elle leur réalisation idéale. De plus elle travaillait très vite, pliait soigneusement le linge qu'elle avait repassé, rangeait la vaisselle exactement où elle devait l'être, et surtout ne laissait nulle part le moindre grain de poussière, malgré la puissance très insuffisante et le poids du vieil aspirateur qu'elle devait utiliser. Mon père, habitué à juger le travail des autres, en était enchanté et l'est toujours, au point de la comparer encore fréquemment à une « fée ». Quant à Lucette, elle avait d'abord trouvé en elle une aide d'autant plus précieuse qu'elle sentait déjà ses forces diminuer puis, en apprenant à la connaître, une sorte d'amie. J'hésite à employer ce terme à cause de la réserve de l'une et de l'autre, celle de Lucette qui n'était guère expansive et celle de Maria qui ne l'a jamais appelée autrement que « Madame ». Mais il est sûr que Lucette discerna derrière son extrême discrétion une sensibilité, une douceur et une compréhension de la vie à laquelle ni mon père ni sa propre fille, qui constituaient à peu près son seul entourage, ne l'avaient accoutumée.

Mes visites n'ayant lieu depuis quelques années que pendant le mois d'août, je n'avais jamais rencontré Maria qui le passait dans son pays natal. La veille mon père lui avait téléphoné, et quand il me la présenta j'eus le sentiment qu'elle avait pleuré.

« Voici Maria, dont Lucette t'a encore parlé la dernière fois que tu es venu. »

C'était vrai et j'avais même exprimé le souhait de lui être présenté lors d'un prochain séjour. Je lui serrai la main, tout de suite conquis par la gravité et la franchise de son sourire. C'est une petite femme mince qui donne d'emblée une impression de sérieux et de travail, et dont le visage, encadré de cheveux foncés arrangés simplement, est illuminé de magnifiques yeux gris, couleur peu commune.

Mon père ajouta :

« Tu vois, c'est une vraie Portugaise ! »

Je sais qu'il voulut être aimable et même faire un compliment : de tous les pays qu'il avait visités avec ou sans Lucette, le Portugal est celui dont les habitants lui ont laissé le meilleur souvenir. Il avait d'autre part assuré des entrepreneurs portugais, et ce n'est pas chez eux qu'il aurait rencontré ces tentatives d'escroquerie à l'assurance si fréquentes, d'après lui, dans les professions du bâtiment. Bref, « le Portugais est gentil et travailleur. » Et c'est sans aucun doute ce qu'il voulait dire. Mais Maria se raidit légèrement, comme sous une insulte à laquelle elle n'aurait pas eu la possibilité de répondre. J'essayai d'en atténuer l'impact :

« Juste avant que vous arriviez, mon père me disait que vous étiez une véritable fée. C'est la première fois que je rencontre une fée ! »

Elle sourit à ce compliment plutôt artificiel, mais dont elle parut saisir l'intention puisque j'eus l'impression qu'elle me répondait « oh, ce n'est pas grave, j'ai l'habitude de ce que dit votre père ». Je n'ai pas oublié sa méprise à propos de ce qu'il venait de dire, et ce qui était objectivement un contresens m'apparut, et m'apparaît toujours, comme la preuve d'une finesse et d'une intuition extraordinaires. Car sans en avoir expressément conscience, elle n'ignorait pas que personne n'est simplement ce qu'il a

conscience d'être, et que la sincérité d'une parole ne peut pas être confondue avec sa vérité.

Il était difficile de lui parler, à cause de l'in vraisemblable quantité de travail qu'elle devait abattre en quelques heures et de la présence de mon père. J'en trouvai malgré tout la possibilité en faisant avec elle un bout de chemin quand je sortis à midi pour acheter le pain.

Elle me demanda comment Lucette était morte et, quand je le lui dis succinctement, elle ne put s'empêcher de pleurer. Elle me décrivit ensuite comment Lucette s'était effondrée en apprenant qu'elle avait un cancer, comment elle était restée silencieuse et prostrée, incapable d'affronter ce qui lui arrivait. Je le savais et cela ne m'avait pas étonné ; à ce moment là, Lucette était trop loin de sa propre existence, qu'elle avait seulement effleurée par instants mais que la banalité des jours maintenait le plus souvent hors de portée, comme on peut imaginer que c'est sa fonction. Maria se tut. Nous marchâmes encore un moment puis, arrivés au point où nos chemins se séparaient, elle se tourna vers moi et dit :

« J'ai parlé beaucoup avec Madame. Elle n'était pas heureuse, elle me l'a dit bien des fois. Elle parlait aussi de sa fille. Elle disait que Madame Michèle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir obligée à vivre dans cette maison, mais qu'elle avait fini par en prendre son parti. Elle ajoutait toujours : "C'est malheureux à dire pour ma fille, Maria, mais je vous aime plus qu'elle, beaucoup plus." Voilà, c'est ce que disait Madame. »

Nous nous quittâmes très émus.

Pendant le repas mon père parla des gens qui ne manqueraient pas d'assister à la messe du lendemain, énumérant les noms et les professions d'une multitude de personnes pour lesquelles il manifestait une estime exactement proportionnée à celle qu'il leur supposait pour lui. Puis il me communiqua les dispositions que Nicolas avait prises avec son accord. Parmi celles-ci, la crémation du corps qui aurait lieu le lendemain soir, à dix-sept heures, en l'absence de tout témoin.

« Comment, en l'absence de tout témoin ? On ne pourra pas y assister ?

– Non. Michèle a été catégorique là-dessus. Nicolas voulait qu'on se retrouve tous au crématorium. Les pompes funèbres lui ont dit qu'il y avait une petite cérémonie intime. Mais Michèle a refusé absolument. Elle a dit que si on faisait cela, elle n'assisterait même pas à la messe. Tu te rends compte ? La propre fille de Lucette n'aurait pas assisté aux obsèques de sa mère ! De quoi est-ce que nous aurions eu l'air ! Il a donc bien fallu céder. Moi aussi, je voulais qu'on assiste à la petite cérémonie, Nicolas m'a assuré que c'était l'usage. Comme tu peux voir, elle nous fait commettre un impair. Je suis sûr qu'elle ne s'en rend même pas compte... ou alors elle le fait sciemment, par pure méchanceté. Mais enfin, il n'y aurait eu que nous quatre, tandis qu'à l'église, avec le faire-part du journal, il y aura beaucoup de monde. L'important est que tout se déroule normalement. »

Il voulut ensuite que je le conduise à la maison de campagne, dont il désirait libérer les pièces principales de tout effet personnel afin de faciliter la visite d'éventuels acquéreurs. Nous y passâmes plusieurs heures. Côté-

té potager, la chaise et la table de jardin où Lucette aimait à s'installer étaient toujours là. La dernière image que j'avais d'elle avant sa maladie me la représentait à cet endroit en train d'éplucher les pommes de terre qu'elle avait plantées elle-même et qui étaient délicieuses, souriante malgré ses jambes noires qu'elle étendait devant elle. Il y avait les rangées de légumes parfaitement alignées, les cassis et les groseilliers, toutes les herbes qu'elle utilisait dans la cuisine – une petite passion qu'elle pratiquait seule (mon père « n'avait pas la patience ») et dont j'appris qu'il faudrait faire disparaître les traces parce qu'« une maison entourée de pelouses fait toujours meilleure impression ».

Les armoires, les commodes des pièces qui donnaient sur l'arrière étaient remplies de ses affaires, certaines tout usées, d'autres jamais portées. Nous les laissâmes ; Michèle déciderait de ce qu'il fallait en faire. Dans l'entrée, sur un guéridon, il y avait une petite boîte de cuivre en forme de cœur où elle rangeait ses aiguilles, son fil et quantité de boutons dépareillés. Je demandai à mon père l'autorisation de la prendre. Elle est maintenant sur mon bureau.

Chaque objet de la cuisine et des placards qu'elle avait rangés, les plats qu'elle avait préparés d'avance et qui étaient encore au congélateur, les anciens numéros de *Femme actuelle* qu'elle aimait lire pour les recettes, la page couture et les conseils psychologiques, tout cela *disait* sa réalité, ses gestes, ses attitudes, sa douceur – disait aussi sa résignation secrète et révoltée à la vie qu'on lui avait faite, une vie qu'elle essayait sans illusion d'aménager au côté de mon père, et de rendre à peu près vivable à force de petits bonheurs qu'elle parvenait à s'octroyer discrètement. On pouvait en nommer plusieurs, comme ceux qu'elle prenait à lire des romans pas toujours excellents, à tricoter des layettes pour l'enfant que

sa petite fille attendait, ou à rester assise en regardant son potager. C'était l'envers d'une lucidité terrible qui veillait jalousement à n'être pas consciente d'elle-même : elle n'avait rien trouvé d'autre pour essayer d'oublier l'existence *qui revenait toujours* – l'existence qu'elle aurait probablement pu apprivoiser et se concilier sur son lit de souffrances mais qui lui avait, tout à la fin, brutalement sauté à la figure. L'indifférence et l'incompréhension qu'elle rencontrait la plupart du temps dans sa vie n'en étaient, je crois, que les métaphores triviales et inessentiels.

Le travail auquel nous nous livrions, en m'obligeant à ouvrir des buffets et des armoires, à déranger ce qu'elle avait ordonné, me faisait toucher cette banalité qui était tout sauf banale, et manier cette apparence qui avait eu assez de consistance pour être sa vie.

Le besoin me prit de la voir encore une fois dans le calme et le silence, avant la mise en bière et les obsèques du lendemain. Mon père dut penser que l'usage exigeait une dernière visite au défunt et ne fit donc aucune objection. « Je te laisse décider, c'est toi qui sais ». Nous revînmes en ville.

Le corps de Lucette était toujours dans la petite salle climatisée du funérarium, et les deux roses sur ses jambes comme nous les avons disposées. Ses lèvres devenues noires et la tache rouge qui m'avait intrigué désormais violette constituaient l'essentiel des transformations qui s'étaient opérées sur son visage, moins orienté vers la droite. Mais mon attention fut retenue par ses mains, qui semblaient lui avoir été miraculeusement rendues : il ne restait rien de l'extraordinaire caoutchouc translucide qui les avait recouvertes et c'étaient bien elles, telles que je les avais toujours connues, qui étaient croisées par dessus son ventre énorme. Elles contrastaient avec le reste de sa personne, car d'elles, et d'elles seulement, on aurait pu dire qu'elles dormaient : elles étaient *naturelles*. Le reste de son corps n'en apparaissait par contraste que plus inerte et blafard, comme si un processus de pétrification s'y était effectué et qu'il se soit arrêté à la limite inférieure des poignets.

Ce contraste *matériel*, que personne n'aurait pu imaginer, résonnait avec les pensées qui m'étaient venues quand je m'attardais dans la cuisine où toute chose portait la marque de son affairément, ainsi que dans le potager qu'elle avait méticuleusement entretenu et qu'elle passait parfois des heures à simplement regarder.

Lucette était divisée entre ce qu'elle avait depuis toujours reconnu et une volonté constante de l'ignorer *parce qu'elle savait qu'elle n'avait pas la force de l'affronter* ; elle se partageait entre une lucidité amère qui était la constance de son âme et un attachement à la banalité des jours dont elle avait parfaitement reconnu la fonction de mensonge apaisant – et que pour cette raison elle vivait, je dirai, avec une sorte de gratitude terrible. Mais qui dit gratitude dit attachement, et il entrainait dans l'épouvante que la simple idée de sa mort lui inspirait quelque chose du sentiment d'un enfant qui, au milieu des épidémies ou des bombardements, reste féroce attaché à ses parents parce que la nature des parents est de protéger les enfants, *alors même qu'il a reconnu sans se l'avouer leur faiblesse et leur désarroi, peut-être leur mort*. Elle savait tout, ne voulait rien savoir, et le savait très consciemment.

Même à propos de son cancer, c'était évident. La dernière conversation que j'avais eue avec elle au téléphone indiquait très clairement qu'elle ne *voulait* pas savoir, et par conséquent qu'elle savait. J'irai jusqu'à dire qu'elle avait compris où elle en était exactement, car le seul argument qu'elle m'avait donné pour écarter le mot qui l'effrayait était sophistique : le silence de son médecin devant ses questions laissait penser qu'elle n'était pas cancéreuse, car dans le cas contraire la nécessité de commencer tout de suite le traitement l'aurait forcé à parler. L'éventualité que la maladie soit déjà trop avancée était inscrite en creux dans ses paroles.

Mon métier m'apprend tous les jours que la plupart des fautes de raisonnement ont une origine morale et non pas intellectuelle, dans les questions qui relèvent du langage naturel (c'est-à-dire en dehors des problèmes spécialisés de la logique formelle) : tel étudiant dont les copies fourmillent de sophismes et de démonstrations boiteuses se révèle immanquablement

tricheur au moment des examens et menteur dans les entretiens oraux. Il y a des gens qui sont faits de fausseté comme un vase est fait d'argile, et on les repère tout de suite quand on a pour tâche de conduire devant eux les questions que chacun est pour lui-même.

Lucette n'en faisait certes pas partie : la peur est un motif très suffisant pour mal raisonner. L'amour aussi en est un, et parfois la générosité – voire même la vérité, quand on a reconnu quelque chose d'irrécusable et de trop urgent pour qu'on ait la possibilité d'en construire l'exposition.

Je me souvins alors d'un documentaire sur le bouddhisme que nous avions regardé il y a quelques années et à propos duquel elle eut une sorte de cri du cœur. On y voyait une personne morte et le speaker indiquait que, pour les membres de cette culture, la mort était seulement l'occasion de repartir dans un nouveau cycle de vie. À quoi Lucette avait brusquement répondu :

« Eh bien moi, je ne me ferai jamais bouddhiste ! Ah non ! pour rien au monde je ne voudrais recommencer, pour rien, à aucun prix...

– Mais peut-être, avais-je timidement objecté, que la vie suivante est moins pénible que celle qu'on quitte...

– Ça revient au même, puisque c'est toujours vivre. Vivre à nouveau ? Ah non, alors, même la plus belle des vies. Ils ne se rendent compte de rien, ces gens-là, s'ils ont des croyances pareilles ! »

La plus belle des vies est encore faite de peur, Lucette le savait. Et la peur qu'elle sentait dans son corps et dans son âme, surtout quand elle n'y pensait pas, était si intense et devait si fortement être masquée que l'idée ne lui serait jamais venue qu'on pouvait lui substituer le fait brut, inerte et pour soi-même inhumain, de la simple existence – par delà tous les men-

songes consolateurs. Pour arriver à cette disposition il faut trop de travail ou de hasard, et de toute façon ce n'est jamais acquis. Elle, sa vérité, c'était d'abord cette gratitude envers les apparences d'une vie qui restait si imparfaitement oublieuse de ce qu'elle dissimulait : envers la nécessité de faire à manger ou la possibilité de se reposer, envers le soir qui réclamait qu'on fermât les volets de la maison ou le matin qui exigeait qu'on les ouvrît – envers toutes les choses qui faisaient tellement d'efforts pour se maintenir au dessus du gouffre *alors qu'à l'intérieur elles étaient déjà effondrées*. Le destin avait voulu que Lucette *devînt* ce qu'elle avait reconnu depuis toujours.

Je songeai alors que la crémation et l'effacement total que sa fille lui imposait par vengeance n'étaient pas si contraires à ce qu'elle avait profondément éprouvé, à ce qu'elle avait pensé ce jour-là et peut-être tout le temps, mais que c'était aussi, et par là même, une insulte à son amour effrayé de la vie, à ses efforts désespérés de petit enfant pour faire comme si tout cela n'était pas réel. La vérité que je reconnus à la décision haineuse de sa fille redoubla ma pitié pour Lucette, non pas Lucette qui me manquait et qui se réduisait désormais au souvenir que j'avais d'elle, mais Lucette présente devant nous sur ce lit – présente à titre de chose depuis toujours infiniment absente à elle-même.

Mon père m'arracha à cette méditation : la clinique fermait ses portes à vingt heures, et il fallait encore acheter de quoi préparer le repas du soir. Nous partîmes, laissant Lucette à l'immobilité des choses, qu'elle avait rejointes.

Au funérarium où nous revînmes le lendemain pour assister à la mise en bière, la mort continuait son œuvre lente. La bouche de Lucette était plus noire encore que la veille, et la tache primitivement rouge était passée du violet clair au violet foncé. Ses mains, qui lui avaient été rendues, n'avaient plus l'aspect naturel que je leur avais vu la veille et participaient maintenant de la substance cireuse blanchâtre et froide dont ses poignets, son cou, et son visage étaient faits. Ses oreilles, qu'une disposition maladroite des cheveux mettait en évidence, avaient par contre viré au gris un peu sale, comme la peau de ses orbites qui s'étaient considérablement creusées. Son visage désormais identique à son propre masque avait fini de rejoindre sa place, hors de laquelle le serrage exagéré des bandes l'avait maintenu. Le ventre énorme ne choquait plus ; il était pour ainsi dire intégré à une situation physique dont on avait pris la mesure.

Les objets habituels étaient disposés comme la veille, la corbeille de velours ne contenant toujours aucune carte. Mon père saisit la petite branche de buis, refit le mouvement de bénédiction qu'il avait vu faire en d'autres circonstances, puis la remit dans le gobelet. Nous restâmes immobiles, moi debout et lui assis.

Au bout d'un temps dont la conscience m'échappa à demi, la porte s'ouvrit sur Nicolas et Michèle. Elle sursauta en voyant les deux roses disposées l'avant-veille, esquissa un mouvement pour protester et probablement les jeter loin du corps de sa mère, mais parvint à se maîtriser. Coléreuse, rongant son frein, évitant soigneusement de me regarder, elle

s'assit sur la seconde des deux chaises. Nicolas m'avait salué d'un bref signe de tête auquel j'avais pareillement répondu.

La mise en bière était prévue pour neuf heures, et c'est exactement l'heure qu'il était. La présence des nouveaux venus me permit d'éprouver l'attente que la mauvaise organisation du service nous imposa. À neuf heures vingt, il n'y avait toujours personne et l'impatience agacée de Michèle ajoutait à la tension que son arrivée avait amenée dans la pièce minuscule. Fatigué des jambes, je me retirai dans le salon attendant, aussitôt rejoint par mon père.

Dix minutes plus tard, l'entrepreneur des pompes funèbres se présenta à nous avec un très fort accent bruxellois, irréprochable dans son maintien même si le mouvement vif de ses mains qui se frottaient l'une l'autre contredisait la dignité de son attitude et de sa fonction : il s'excusait pour le retard dont sa société n'était en rien responsable et, sans se rendre compte de l'incongruité de ce qu'il disait, nous assurait que la cérémonie religieuse ne commencerait pas sans la présence du cercueil ni de la famille et nous priaient enfin de rejoindre l'endroit où la défunte reposait, le moment de la mise en bière étant venu.

Il fallut encore attendre plus d'un quart d'heure, interrompu deux fois de plus par les excuses et les informations du responsable belge : l'inspecteur de police qui devait sceller le cercueil n'arrivait pas. Quand il fut là, je découvris que le mur qui me faisait face dans la pièce d'exposition était en réalité une double porte. Elle s'ouvrit en grand sur une salle uniquement meublée par les tréteaux qui supportaient un pauvre cercueil dont on voyait, même de loin et malgré le placage en imitation pin, qu'il était fait de sciure agglomérée. L'intérieur était tapissé d'une garniture blanche de pur principe et très sommairement agrafée. Trois

hommes entrèrent, en plus de celui qui s'était présenté. L'un d'eux se baisa et je vis que le lit de Lucette était relié par un gros câble à une forte prise électrique dont je compris immédiatement l'utilité. D'une voix dont le caractère catégorique jurait avec la componction habituelle de cette profession, l'homme qui avait ôté la prise déclara que la famille n'assistait pas à l'installation du corps dans le cercueil. On fit donc rouler le lit d'exposition dans la pièce voisine dont la porte fut refermée.

L'employé qui la rouvrit, sans doute à cause du retard accumulé, ne laissa pas tout à fait à ses collègues le temps de terminer leur travail ; mais je suis incapable de dire si j'ai regardé ou si j'ai détourné les yeux, bien que l'image de jambes difficiles à installer soit actuellement dans ma mémoire. Le cercueil ouvert prit alors la place du lit resté dans l'autre pièce et chacun dut le bénir d'un goupillon mouillé. Il contenait les deux roses, à quoi Nicolas voulut ajouter la branche de buis. Le visage de Lucette avait été un peu redressé et, sûrement à cause du creusement des orbites, laissait apparaître pour la première fois l'extraordinaire finesse de son ossature. Une fragilité toute féminine le disputait à une fixité quasi minérale, de sorte que la vision qu'on en avait était à la fois celle d'un visage délicatement présent et celle d'un masque définitivement inerte. Recouvert d'un drap, le ventre arrivait juste à la limite supérieure du cercueil qu'on ferma à la tête et au pied par quatre grosses vis et sur les côtés par deux ornements amovibles. Le responsable, qui semblait se frotter les mains de satisfaction, convia tout le monde à partir pour l'église.

Toujours pratique, mon père envisagea les problèmes que le stationnement de deux voitures ne manquerait pas de poser en ville. La mienne étant trop petite (et peut-être aussi trop modeste), le mieux était que tout le monde se rende à l'église dans celle de Nicolas. Je dus m'incliner et parta-

ger l'espace du véhicule avec Michèle, qui conserva pendant tout le trajet un regard parfaitement dur et fixe.

Plusieurs personnes attendaient sur le parvis, que nous rejoignîmes après avoir garé la voiture. Michèle et Nicolas se tinrent aussi éloignés que possible du groupe que mon père, en sa qualité de quasi veuf, rassembla vite autour de lui. À peine s'était-il installé dans la commisération générale qu'il se souvint de ma présence, et commença à démontrer que sa valeur n'était pas seulement celle d'un « chef d'entreprise » et d'un mari, mais aussi d'un père qui avait su donner à son fils la meilleure éducation possible : il énuméra mes diplômes plus fièrement que s'il les avait obtenus lui-même, et son ignorance des hiérarchies universitaires lui fit associer, sans que je puisse protester, mes misérables titres aux plus prestigieuses distinctions dont il m'avait demandé un jour de lui présenter la liste et dont il n'avait retenu que les noms. À quoi il ajouta dans le même élan que j'étais pour ainsi dire le « fils adoptif » de Lucette comme si cette gloire académique, dont tout le mérite lui revenait manifestement, expliquait qu'elle m'ait aimé.

Après que le fourgon mortuaire eût manœuvré sur l'emplacement réservé, nous vîmes les porteurs conduire le cercueil à l'intérieur puis l'installer devant le chœur sur deux tabourets de Formica à la solidité douteuse. Rien ne le recouvrait. L'entrée dans l'église se fit dans un désordre relatif mais à mesure que nous progressions chacun trouvait la place qui lui revenait : au premier rang Michèle et Nicolas, au second mon père et moi, à partir du troisième la famille éloignée de Lucette, et enfin les amis et connaissances.

Le prêtre qui officiait, un homme d'une soixantaine d'années au visage fin et intelligent, comprit tout de suite qu'on avait commandé cette cérémonie plus par conformisme social que par foi religieuse : moi mis à part, les assistants qui lui étaient immédiatement visibles ignoraient l'attitude qu'il convient de prendre aux différents moments de la messe, de sorte qu'il dut ponctuer chacun de ses actes de « Je vous invite à vous lever » et autres « Je vous invite à vous rasseoir ». Nicolas obéissait chaque fois mais Michèle, les mâchoires serrées et le regard coléreux, resta obstinément assise, même pendant l'élévation. À la quête, elle jeta une petite pièce dans la corbeille qu'on lui tendait. Mon père déplia un billet qu'il prit soin d'étaler, ralentissant le service du bedeau qui passait dans les rangs. L'image de cet homme reste dans ma mémoire : c'était un petit vieillard tout voûté, mis pauvrement et ressemblant d'une manière frappante à François Mauriac. Il était préposé aux réponses que sans lui personne n'aurait assurées et aux chants que l'assistance ne reprenait pas, malgré les efforts de l'officiant qui faisait de grands mouvements des bras après avoir indiqué les paroles.

Presque tout le monde apprécia le sermon. L'avis général fut qu'il ne dura pas trop longtemps, qu'il contenait de belles phrases et des paroles émouvantes. Pour moi il fut troublant à l'extrême, si l'on fait abstraction des passages obligés sur l'accueil de l'âme par les anges et la résurrection des corps à la fin des temps, et d'une maladroite allusion à Lucette dont il fut dit qu'elle « aimait son jardin ».

Improvisant manifestement, et peut-être inspiré par l'attitude en portail de prison qu'il avait sous les yeux, le prêtre avait commencé par une distinction à propos des visages : les uns sont tellement fermés que ce ne sont plus des visages mais des masques, tandis que les autres sont des fe-

nêtres qui ouvrent sur l'âme de la personne, et par là même sur Dieu. On ne savait pas ce qu'il y avait derrière les premiers ; on pouvait seulement espérer que Dieu, dans son amour infini, voyait encore quelque chose que nous autres hommes ne pouvions plus voir. C'est peut-être d'une larme qui m'échappa qu'il tint l'idée que le visage de Lucette, dont il avait écorché le nom et qu'il regrettait de n'avoir jamais rencontrée, appartenait, il l'affirmait sans aucun risque d'erreur, à l'autre catégorie. La seconde partie fut plus étonnante encore, au point que l'idée me traversa l'esprit qu'il était doué de double vue. Il parla d'abord de notre manque d'amour, de notre incapacité à aimer ceux que nous prétendons aimer, de la finitude humaine qui est avant tout la finitude de l'amour. Puis, guidé par une analogie avec la première partie et peut-être aussi par les deux personnes de l'assistance qu'il regardait le plus, il distingua entre un manque d'amour qui se traduisait en dureté et en indifférence, voire en cruauté et en inhumanité, et un autre, plutôt fait de bonne volonté, qui n'en finissait pas moins en faiblesse et en insuffisance au moment de l'épreuve. Il termina en priant le Seigneur d'avoir pitié de nous, d'accueillir en Son sein l'âme de Sa servante qui revenait à Lui, et de donner à chacun la force qui lui manquait. Je m'entendis clairement murmurer « Amen ».

Quand les mots de « dureté » et d'« inhumanité » ont été prononcés, j'ai vu Michèle se raidir. Son visage, que j'apercevais par derrière de trois quarts, prit un air offusqué et rageur : « De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Qu'il fasse les simagrées pour lesquelles on le paie et qu'il reste à sa place ! »

La communion faillit être ridicule. Emporté par l'habitude, le prêtre qui s'était avancé avec le ciboire demanda à ceux qui souhaitaient recevoir le corps du Christ de s'avancer sur deux rangs. Personne ne bougea, abso-

lument personne, et un pénible silence se mit à peser. Seul dans cette assemblée aveugle à la Réelle Présence il attendit. Il allait devoir supporter l'humiliation de remporter toutes les hosties quand un mouvement se fit dans le fond de l'église : quelques vieilles femmes s'étaient décidées, qui entraînaient à leur suite une dizaine de personnes dont aucune ne m'était connue.

Après la cérémonie je me suis retrouvé à l'extérieur, au côté de mon père qui parlait haut à des hommes qu'il me présenta comme des amis, et auxquels leurs femmes se joignirent quelques instants plus tard. Chacun rencontrant sur ce parvis des gens qu'il n'avait pas revus parfois depuis des décennies, aucun groupe ne restait solidement constitué ni fermé et de nouvelles personnes arrivaient et partaient constamment. Un notaire me fut présenté qui parla des terrains prometteurs de la région Nord, où je réside. Un psychiatre, apprenant que j'enseignais la philosophie, me prit par le bras et voulut m'entretenir de Teilhard de Chardin dont il était un disciple fervent. Il y eut encore un pharmacien et un assureur, puis un inspecteur du cadastre. Un flottement plus important dû à quelque arrivée groupée me permit enfin de quitter cette galerie hallucinée pour retrouver Maria que j'avais aperçue, seule et toute petite dans un tailleur foncé, à l'extrémité la plus venteuse de l'esplanade. Elle attendait que le cercueil soit à nouveau chargé dans le fourgon pour le voir une dernière fois. Ses yeux étaient rouges et nous parlâmes plusieurs minutes de « Madame », chacun racontant, entrecoupés de silences émus, des souvenirs de Lucette où l'autre était mentionné ou impliqué. Outre son charmant accent, je garde en moi l'image de sa douceur, de son humanité et de sa peine. Lucette avait eu raison de l'aimer.

Je quittais Maria pour rejoindre mon père près du fourgon que son chauffeur faisait reculer quand mes yeux furent attirés par une femme mince et menue, en imperméable blanc, qui me regardait intensément. Elle était accompagnée d'un homme qui semblait plus jeune qu'elle, et d'un

garçonnet d'une dizaine d'années. Malgré une impression immédiate de familiarité, quelque mécanisme inconscient fit que je ne la reconnus pas ; je crus d'abord avoir affaire à l'une des multiples secrétaires qui, devant Lucette qui n'avait nulle part où aller et lui imposait l'enfant d'un autre, s'étaient succédées dans le bureau et souvent dans le lit de mon père. L'insistance de son regard me mit mal à l'aise et me rendit la mémoire ; c'était Brigitte, la fille naturelle qu'il avait eue juste avant d'épouser ma mère et dont il m'avait toujours dissimulé l'existence.

Je la connaissais pourtant : ma mère m'avait à maintes reprises raconté la scène invraisemblable d'une jeune femme débarquant, son bébé dans les bras, en plein milieu de leur cérémonie de mariage.

Les premières années de ma demi-sœur auraient pu être tragiques. Enfant d'une femme que son séducteur avait abandonnée pour se marier, elle avait finalement été accueillie par l'homme dont sa mère devait devenir l'épouse, un entrepreneur de transports qui l'a toujours traitée comme sa fille et lui a donné son nom. Jamais on ne lui mentit sur sa véritable origine et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis toujours, elle erre à la recherche d'un père que celui qui l'a élevée avec tendresse et loyauté n'a jamais été entièrement pour elle.

Pour la seconde fois après quinze ans, je retrouvai la sensation bizarre d'être objet de fascination pour quelqu'un : elle me regardait comme si je détenais, ou même comme si j'étais, la part de vérité dont toute sa vie aurait été le manque. J'ai tout de suite vu qu'en moi c'est de son existence même qu'il était question pour elle. Et de fait, pour abandonné que j'aie été moi aussi, je n'en étais pas moins l'enfant légitime de mon véritable père. C'est-à-dire du sien.

Toujours enclin à faire valoir ce qui le concernait d'une manière ou d'une autre, mon père lui avait fièrement montré le numéro de la revue universitaire qui publiait mon premier article. Il l'avait fait au cours d'une des deux visites annuelles, pour le nouvel an et pour son anniversaire à lui, qu'elle était autorisée à lui rendre. Sans rien dire, elle avait noté le nom de l'éditeur auquel elle avait, après des semaines d'hésitation, adressé la prière de me transmettre une lettre où elle se présentait et sollicitait une rencontre. Plus ou moins égarée dans des bureaux remplis d'affairement, adressée à un auteur dont personne n'avait entendu parler, la lettre mit quatre mois à me parvenir. Ma demi-sœur crut à une fin de non recevoir de ma part, et s'ouvrit téléphoniquement à Lucette de sa déception, puis de vive voix au cours d'une rencontre secrète. Me connaissant celle-ci la rassura, mais la crainte de mon père l'empêcha de donner tout de suite les coordonnées demandées. Cependant la souffrance de Brigitte était telle que Lucette finit par contrevenir aux ordres, non sans lui avoir naïvement fait promettre de ne jamais révéler la source de ses informations. Elle réitéra sa démarche, cette fois directement. Les deux lettres m'arrivèrent presque en même temps, et nous prîmes rendez-vous dans la ville relativement lointaine que Brigitte habitait. Le hasard voulut que j'y connaisse déjà quelqu'un.

Je fus immédiatement débordé par l'intensité d'une demande à laquelle il m'était impossible de répondre, et par le sentiment d'un malentendu qui n'aurait jamais d'autre possibilité que de s'aggraver toujours davantage. L'angoisse qu'elle suscitait en moi était aussi forte que ma compassion pour l'enfant perdue qu'elle serait toujours, et je choisis de la laisser à son impossible vie d'adulte plutôt que de me prêter à des retrouvailles en miroir où il est sûr que chacun se fût perdu. Malgré la fête que

notre rencontre était pour elle, malgré tout le travail de préparation qu'elle y avait consacré, je pris donc prétexte de la visite qu'il me restait à rendre dans la même ville pour l'abréger. Quinze ans plus tard, et dans une culpabilité à son endroit dont je ne parviens pas à me défaire, je reste convaincu de l'impossibilité pour moi d'agir autrement que je l'ai fait.

Dès que je l'eus reconnue, elle s'avança, timide, pour m'embrasser rapidement et, sans leur dire qui j'étais, me présenter son mari et son fils. L'un et l'autre me serrèrent poliment la main, ne sachant comment interpréter cette omission. Elle me demanda en premier lieu si j'étais en vacances, à quoi je répondis positivement, puis si Lucette avait souffert au moment de mourir. La question me laissa sans voix. Je réussis juste à articuler que oui. Pressentant quelque chose d'épouvantable, elle recula légèrement et me considéra avec de grands yeux.

À cet instant, le cercueil sortit de l'église. J'oubliai totalement Brigitte pour l'accompagner sur une distance de quatre à cinq mètres, sourd et aveugle à tout ce qui n'était pas Lucette. On le glissa à l'arrière du fourgon, dont l'un des porteurs ferma la porte. Le véhicule démarra et fut emporté par la circulation, toujours intense en fin de matinée.

Mon père était à côté de moi, là où le cercueil se trouvait vingt secondes plus tôt. Je constatai à son air défait qu'il avait tout vu de la rencontre qui venait d'avoir lieu.

Brigitte avait disparu sans que j'aie pu prendre congé, et c'est seulement depuis la voiture de Nicolas et de Michèle que je la revis plus tard avec son mari et son fils, immobile et regardant vers moi.

Contrairement à son habitude mon père resta silencieux pendant tout le trajet, et j'appréhendais le moment où je me retrouverais seul avec lui.

Arrivés devant la clinique où ma voiture était restée, nous quittâmes Nicolas que je remerciai d'avoir pris en charge l'organisation matérielle des obsèques. Mon père lui en remboursa le montant sans qu'il esquisse la moindre protestation, puisque Michèle et lui auraient préféré qu'il n'y ait rien. Ils partirent.

Sur le parking où nous étions désormais seuls le visage de mon père était marqué par l'angoisse. « Il y a des gens qui t'ont parlé ? » Puis, sans me donner le temps de répondre, il ajouta : « Moi, il y a des gens qui sont venus m'embrasser et je ne les connaissais même pas ! » Par charité j'accédai à sa demande : « Moi aussi, papa, quelqu'un est venu m'embrasser, quelqu'un que je ne connaissais pas. »

J'aimerais pouvoir dire qu'il me sut gré de l'avoir épargné. En réalité son visage retrouva instantanément ses couleurs et s'illumina d'un sourire de victoire.

La dispersion des cendres était prévue pour dix heures et demie. Nous étions en avance, la circulation ayant été plus fluide que prévu. Michèle et Nicolas nous avaient pourtant précédés, et le gendre de Lucette vint à notre rencontre. Je lui serrai la main. Michèle, le dos ostensiblement tourné vers nous, n'avait pas quitté leur voiture. Le parking attenant à cette partie du cimetière était enclavé dans un chantier, et on y avait entreposé des palettes de sacs de ciment ainsi que des bétonnières. Mon père s'étonna de ne pas connaître cet endroit, lui qui avait sillonné la ville pendant plus de quatre décennies, passant du domicile des clients importants (les autres ne valaient pas la peine : il n'avait pas une mentalité de gagne-petit et seules les grandes négociations étaient à sa mesure) aux restaurants d'affaires où on lui donnait toujours la place d'honneur. Je l'interrompis pour montrer le chemin du crématorium, dont j'avais remarqué l'indication. Nicolas fit un signe à Michèle et tout le monde se dirigea vers un endroit d'apparence administrative aux huisseries d'aluminium.

À l'intérieur, nous retrouvâmes l'agent des pompes funèbres au fort accent belge qui avait présidé à la mise en bière. Il salua chaque arrivant puis marqua un temps, se demandant qui serait en mesure de décider avec lui de la suite des opérations. Le visage buté de Michèle l'ayant découragé, et jugeant sûrement que je n'étais pas en état de prendre une décision raisonnable, il s'adressa à Nicolas : en se frottant vigoureusement les mains, il demanda si la famille souhaitait qu'une prière soit dite au moment de la dispersion. La question le prit de court. Michèle, toujours silencieuse, se tourna vers son mari et lui intima du regard l'ordre de répondre par la né-

gative, au moment précis où j'allais m'avancer pour dire que oui. L'idée que les cendres de Lucette soient jetées sans que quiconque ait prononcé pour elle une dernière parole m'était insupportable, et j'étais prêt à accueillir avec reconnaissance la plus stéréotypée des bondieuseries. Mais mon père, à qui personne ne s'adressait à cet instant, fut plus rapide : « Faites comme il est normal de faire. Il faut toujours agir comme des gens normaux ! » De son accent qui rendait son élocution presque comique et toujours en se frottant les mains, le responsable du service répondit curieusement que bien sûr il comprenait, que ce serait mieux pour tout le monde, pour la famille, pour la défunte et pour son propre magasin.

Ce point réglé, il s'excusa de nous laisser une minute, puis revint en portant l'urne. L'objet était en cuivre, de forme ovale, avec, fixé à l'adhésif au sommet de sa partie supérieure, un cartouche de plastique noir où je pus lire le nom de Lucette. La tenant devant lui avec les signes du plus grand respect, il nous informa qu'un fax indispensable à la légalité de la cérémonie devait arriver d'une seconde à l'autre, que son adjoint le lui apporterait aussitôt, qu'on pouvait par conséquent se rendre dès maintenant à l'endroit prévu.

D'un pas lent et solennel, suivi par nous, il entreprit de parcourir la centaine de mètres qui séparait le bâtiment du crématorium de l'aire de dispersion. Arrivé sur les lieux, il se tint immobile quelques secondes, puis regarda en direction du bâtiment, dans l'attente manifeste de son adjoint. Celui-ci tardait à venir. Cinq ou six minutes d'immobilité plus tard, il n'y avait toujours personne. Alors le responsable à l'accent belge, qui tenait toujours l'urne devant lui à la manière d'un prêtre le Saint Sacrement, déclara en s'excusant qu'il allait devoir nous laisser seuls quelques minutes, le temps de se rendre compte par lui-même de ce qui se passait, ou plutôt

de ce qui ne se passait pas. À ce moment il abandonna toute la dignité dont il avait habillé ses mouvements, révélant ainsi son caractère commercial et convenu : au lieu de déposer l'urne par terre ou de la confier à quelqu'un d'entre nous, il la fourra sous son bras à la manière exacte d'un ballon de rugby et partit en courant vers le bâtiment. Il revint ensuite sans l'urne pour nous informer de la nécessité d'attendre encore un peu, le service concerné étant en quelque sorte engorgé par tous les décès qui étaient survenus ces derniers temps. Selon le tic dont il était affligé, il se frottait les mains et semblait par ailleurs tout à fait satisfait de l'état du marché dans sa branche professionnelle. Je crus un instant qu'il allait nous faire part de cette satisfaction, mais il se reprit et, nous ayant demandé de patienter encore un peu, partit attendre au chaud l'arrivée de l'autorisation.

Elle parvint au bout d'un quart d'heure et nous le vîmes revenir, tenant en plus de l'urne un petit récipient d'étain d'où émergeait un goupillon. On pouvait procéder à la cérémonie, qui serait très simple : après lecture d'une courte prière et bénédiction des cendres par les assistants, il viderait l'urne dans une petite fosse qu'un homme attaché au cimetière était en train de creuser à quelques mètres de nous.

C'est ce qui se passa, à ceci près qu'il écorcha le nom de Lucette au point de le rendre méconnaissable et qu'il lisait très mal, ânonnant comme un enfant, semblant déchiffrer pour la première fois le texte religieux parlant de résurrection qu'il devait pourtant répéter tous les jours depuis des années. Personne ne reprit avec lui la prière du Notre Père, mais je lui fus reconnaissant de la mener à son terme. L'urne bénie par chacun, son porteur s'engagea ensuite sur la pelouse dont l'accès était symboliquement interdit par une petite chaîne de plastique.

Le carré de dispersion est un espace herbeux d'à peu près vingt mètres de côté. Un employé municipal délimite, à l'aide d'une bêche affûtée, un trou profond d'une quinzaine de centimètres et large d'autant. Il veille à conserver intact le morceau de gazon qu'il a découpé avec l'habileté d'une longue habitude et auquel il retire une épaisseur de terre égale au faible volume des cendres. L'agent des pompes funèbres les verse alors, suscitant un léger nuage de poudre blanche. Enfin le couvercle naturel est remis en place. La jonction est si parfaite qu'il devient instantanément impossible de savoir où ce qui restait du défunt a été déposé ; tout a son aspect habituel, comme si rien n'avait jamais eu lieu.

Cet endroit d'anéantissement et d'oubli immédiat porte, sans qu'on puisse décider si c'est par compassion ou par ironie, le nom de « jardin du souvenir ».

La cérémonie terminée, tout le monde prit le chemin de la sortie. On ne savait pas comment se séparer, ni s'il fallait le faire aussi vite – bien que l'opinion silencieuse de Michèle ait été aussi claire sur ce point que sur tous les autres. À cinquante mètres du portail, mon père lui rappela qu'elle devait passer chez lui prendre *toutes* les affaires de sa mère, tous les vêtements, tous les papiers, toutes les photos. Il obtint cette simple réponse : « Je ne veux rien chez moi, absolument rien. Tout ira chez Emmaüs ou à la poubelle. »

C'en était trop, d'un côté comme de l'autre. Après avoir bredouillé un vague « excusez-moi », je quittai le groupe en informant mon père que je ne me sentais pas bien (ce qui était on ne peut plus vrai) et que je l'attendais dans la voiture.

Ivre de chagrin et d'une culpabilité que cette matinée d'ultime anéantissement portait à son comble, je restai prostré sur le parking, vidé de toute énergie, incapable de réfléchir.

Un coup frappé à la vitre côté passager me sortit de ma torpeur : mon père attendait que je lui ouvre la portière. Je retrouvai l'ordre des choses.

Je démarrai, manœuvrai pour quitter le parking et m'engageai dans la circulation de midi et quart, heure de sortie des bureaux.

« Eh bien voilà, c'est fini, dit mon père. Il va falloir que je m'habitue à vivre seul. »

Puis, après un bref moment de méditation :

« Tu vois, Jean-Pierre : dans la vie, il y a les locomotives et il y a les wagons. Moi je suis une locomotive, tu le sais, je suis un créateur de richesses, un décideur, un phare pour les autres. Lucette était un wagon. Elle suivait, c'est ce qu'on peut dire de mieux à son sujet. »

Il jouit quelques secondes d'avoir trouvé une métaphore ramassant en deux phrases quarante années de vie commune et, apercevant sans doute la dimension louangeuse de son jugement, il savoura la magnanimité de l'épithète qu'il venait de rédiger pour sa compagne. Après quoi il revint au seul sujet qui avait jamais compté pour lui, la laissant à l'oubli refermé sur elle :

« Je suis sûr qu'il y a eu plein d'appels, en notre absence. Tu peux constater que le téléphone sonne sans arrêt. C'est vrai, ou pas ? Tu vois comme les gens me soutiennent. Ah, ils ont bien vu qui je suis. Tous ces gens me jugent, ils me connaissent, ils savent ce que je vaudrais. Prends modèle sur eux, Jean-Pierre ! Toi aussi, tu dois apprendre à me connaître et à voir quel homme est ton père.

– Ne t’en fais pas, répondis-je, je le vois. Lucette aussi l’avait vu.

– Mais non, tu ne le vois pas, puisque tu ne m’admires pas comme tu devrais ! Pose donc des questions sur ma réussite, sur ma pensée, sur les gens qui m’estiment. Tu ne le fais jamais ! »

Excédé, je lui demandai d’arrêter, de se taire un peu pour me laisser conduire. Mais ne pouvant s’empêcher de parler de lui plus d’une minute, il reprenait ensuite de plus belle – et c’est la tête bourdonnante de sa voix que je garai enfin la voiture devant son domicile.

Je suis maintenant chez moi et, accompagné du silence nocturne de ma maison, je pense à ces journées dont le récit devrait m'aider à revenir. Je n'en reviendrai pas, bien sûr ; celui que j'étais pour Lucette *et qui était moi* a été aboli avec elle. Mais le vide que laisse dans tout mon être cette amputation, si je parviens à le border de mots et de travail, à le festonner de justesse et de réflexion, constituera quelque chose comme l'héritage de Lucette : non pas simplement ma souffrance de l'avoir perdue mais *ma richesse* de l'avoir rencontrée – une richesse paradoxale parce qu'elle est seulement faite de son absence en moi qu'ainsi j'aurai fait mienne. C'est pourquoi il faut que je m'applique ; c'est mon trésor que je façonne en disant cette partie désormais abolie de ma propre vie – cette partie qu'elle m'aura *donnée* en l'emportant avec elle, puisque j'ai désormais pour existence l'absence de celui que j'étais pour elle.

Il y a des gens qui pensent qu'on écrit pour se soigner, pour socialiser une souffrance et ainsi se la rendre supportable. L'idée est juste, mais je ne m'y reconnais pas. Je ne souffre pas moins à cet instant où je conclus mon récit qu'au moment où je l'ai commencé ; j'ai même l'impression de souffrir davantage, puisque j'ai barré la route à l'oubli que la vie, toujours en train de reprendre ses droits, impose à presque tout ce qui arrive. Je suis aujourd'hui plus fragile que je ne l'aurais été si j'avais laissé simplement se faire en moi le travail du deuil, qui consiste à entreprendre de ne plus aimer et, comme on dit, à « oublier ».

L'oubli est nécessaire, qui le nierait ? Qui nierait qu'on ne puisse vivre sans une constante activité d'oubli, dans un monde qui est principa-

lement fait d'innombrables millénaires de souffrance animale et humaine, un monde où il suffit de soulever la moindre pierre ou de penser à la plus arbitraire des dates pour entr'apercevoir malgré soi des infinis d'atrocités sans nom...

Si on n'oublie pas, on ne vit pas. Si on oublie, par contre, on est guéri de tous les maux, et aussi de tout le mal qui a été fait et qu'on a fait soi-même – puisqu'il n'y a de mal que par le problème du mal, qui en est avant tout le souvenir. C'est pourquoi la nature sans mémoire est absolument innocente ; c'est pourquoi aussi la guérison n'est rien d'autre qu'un processus d'oubli : devenir comme si rien n'avait eu lieu. Mais pour nous l'innocence et la santé sont impossibles, puisque la volonté d'oubli est, en tant que telle, expressément criminelle, oublier consistant à *faire* que quelque chose ou quelqu'un *n'ait jamais été*. Nous ne pouvons donc pas vivre sans oubli, mais oublier nous apparente aux assassins. Le morceau de gazon est si bien ajusté à sa propre place, la maison de mon père si bien débarrassée, qu'il ne s'est littéralement *rien* passé – que Lucette n'a même jamais existé. Peut-être alors pouvons-nous seulement travailler, en nous empêchant d'oublier, à « faire un pas hors du rang des assassins » – selon la formule que Kafka utilisait pour définir son activité d'écrivain. Pour moi qui n'ai pas débranché les perfusions qui lui instillaient la mort (et dont je réalise qu'elles copiaient à *l'identique* le dispositif d'exécution des condamnés dans certaines prisons américaines), pour moi qui ai seulement pleuré quand une sainte colère eût probablement permis de l'arracher à la peur et à l'épouvante, le pas reste gauche, à l'évidence. Mais tout de même : ne pas écrire ce livre aurait avalisé l'impeccable continuité de la pelouse qui recouvre ses cendres et la parfaite amnésie des murs qui l'ont abritée.

Pour les éprouvés qui ne se remettent jamais de ce qu'ils ont vécu, des choses qu'ils ont faites et de celles qu'ils n'ont pas faites, il est seulement possible de *survivre*. Survivre, c'est n'être pas revenu d'une épreuve, bien que par ailleurs le mouvement général de la vie ait repris en nous sa course d'oubli – mais « par ailleurs » seulement, là où nous sommes n'importe qui c'est-à-dire pas vraiment nous-mêmes. De la mort de Luccette comme des autres épreuves que j'ai traversées, je suis marqué. Hormis le souvenir que j'ai d'elle, elle demeure en quatre lieux de mon corps, non pas comme une réalité que je conserverais à la manière d'un objet ou d'une pensée, mais comme le fait toujours partiel que je sois vraiment moi : dans le fond de mes yeux où son regard s'est vrillé, dans l'espace intérieur de ma tête où elle me supplie éternellement de l'aider, dans mes oreilles qui tintent encore du silence ouvert par son hurlement, dans la forme de ma main qui reste à jamais celle de son front. Ces marques s'ajoutent à d'autres dont mon corps était déjà criblé, et qui le font mien.

À l'instant où je termine ces pages, je découvre ainsi l'héritage qu'elle m'a laissé, en plus du livre qui en est comme tombé : aimer l'absence inhumaine de mon corps abîmé qu'elle a parsemé d'éclats.

